BIBLIOTHÈQUE
PORT-ROYAL
80 ter, bd de Port-Royal
75006 PARIS
VILLE DE PARIS

## X

Le mardi après-midi, il quitta le bureau à deux heures. Une pluie fine venait de cesser. « Ou je me trompe fort, ou il va y avoir un fameux brouillard, se dit-il en sortant. Nous avons encore un peu de vent, mais, quand celui-ci tombera, ça y sera. » Il se dirigea vers la remise des bicyclettes, mais s'arrêta brusquement tout près de l'entrée. « Mon vélo est encore chez moi, pensa-t-il, faiblesse humaine. » Il fit demi-tour et prit le chemin de la maison. La tête penchée, les mains dans les poches, il allait d'un pas mesuré. « Nous finissons tôt aujourd'hui, pensait-il, c'est comme le samedi. Et pourtant, c'est un mardi. Demain, c'est dimanche, mais c'est un mercredi. Quand nous reprendrons le travail, ce sera donc un lundi, mais en même temps un jeudi. Nous pourrons donc dire alors : après-demain, c'est samedi. Ce qui prouve comment, par les moyens les plus simples, on peut compliquer les choses les plus simples. Ce n'est pas une mauvaise semaine. » Il aspira un bon coup et soupira. « Est-ce qu'il pleut, oui ou non ? se demanda-t-il. Il y a des cas où il pleut et d'autres, où il fait sec. Entre les deux, il n'y a rien. Et pourtant il y a des moments où l'on ne sait pas exactement, on tend la main et on n'est pas certain. Dans l'incertitude, disons : il pleut encore, mais imperceptiblement. Oui, c'est la bonne formule. »

Tout en marchant, il regarda dans la vitrine d'un libraire un modèle géant de porte-plume réservoir, suspendu à deux fils très fins, la plume en bas, au-dessus des livres. « Ne soyons pas

tatillon, pensa-t-il, ça ne se présente pas si mal. Imaginons que le dernier jour de l'an tombe un samedi. Dieu nous préserve. Et pourtant ça se pourrait. Ou pas ? Oui, ça doit arriver toutes les x années. »

Il traversa une place encombrée et suivit un canal, que d'autres canaux croisaient à tout instant. Chaque fois, il franchissait un petit pont, en raidillon. « Je préfère cette route-ci quand je suis à pied », pensait-il. « C'est délicieux, dit-il doucement en regardant l'eau des canaux, on dirait que le brouillard émane de l'eau. Apparence et réalité. Nous sommes extraordinairement profond cet après-midi. »

Lorsqu'il eut traversé le troisième canal, on lui frappa sur l'épaule.

— Tiens, Maurice, dit-il en se retournant. « Qu'est-ce que ça fait ? pensa-t-il. C'est le dernier jour de l'année. » Il tendit le bras. L'autre lui serra aussitôt la main et ricana. Il portait un long manteau bleu foncé, très enveloppant et des souliers brun clair, flambant neufs. Il avait les cheveux coupés court.

— Tu fais de nouveau la tête, Van Egters, dit-il, et tu as de nouveau d'admirables expressions toutes prêtes. C'est amusant de me rencontrer, non ?

— Oh, dit Fritz, je ne peux pas t'éviter tout à fait. Quand je te rencontre, je me conforme au moins aux règles de la bienséance bourgeoise.

— Enfin, que penses-tu exactement quand tu me rencontres ? demanda Maurice.

— Je vais de ce côté-là, dit Fritz, en montrant droit devant lui, je ne retourne pas sur mes pas. Si tu veux bavarder, il faut m'accompagner.

Ils descendirent le pont.

— Que te dis-tu quand tu me vois ? demanda Maurice.

— Cela me semble toujours intéressant, répondit Fritz. Tu sais que je désapprouve tes actes, mais ton genre de vie me passionne. Tu es d'un naturel coupable et criminel, mais je trouve que je dois continuer à te mettre en garde.

— Oui, dit Maurice, mais est-ce que ça t'emmerde quand tu me vois ? Enfin, que te dis-tu ? Voilà de nouveau cette sale gueule ?

— Tu avais la main un peu moite, dit Fritz, tu connais celle des deux paysans ?



— Non, dit Maurice.

— Un paysan rencontre l'autre, dit Fritz, ils se serrent la main. L'un dit : « Tu as la migraine, mon vieux ? Tu as la main bien moite. » « Non, dit l'autre, je viens de pisser. »

Maurice ricana.

— Excellent, dit-il, mais je voudrais bien que tu me dises : est-ce que ça t'emmerde de me rencontrer ?

— Il faut comprendre, dit Fritz, que je ne sous-estime pas tes connaissances en fait de criminalité. Ma politesse cache aussi une certaine crainte. J'en sais long sur toi. Je dois toujours tenir compte que, dans un moment d'exaspération, tu pourrais m'assassiner dans une ruelle. — Il dévisageait Maurice. « Voyons un peu comment il le prend », se disait-il. « Tiens, pensa-t-il, ce n'est plus un chiffon noir, mais un rose. » — Dis, Maurice, demanda-t-il, tu as jeté l'autre chiffon ? Sans doute as-tu trouvé que celui-ci est mieux assorti à la couleur de ta peau ? Sans doute as-tu cru : à distance, on pensera que j'ai un œil, mais que je ferme la paupière. Mais il n'y a pas d'erreur possible ; on le voit à une lieue ; tu es borgne et tu le resteras. — Le visage de Maurice était figé. — Est-ce que ça te fait mal ? poursuivit Fritz, ça te blesse l'âme, quand je te le dis ?

— Nom de Dieu, dit Maurice en grimaçant, justement je n'y pensais pas. — Ils arrivaient à la fin du canal et tournèrent à gauche, dans une grande artère. — C'est ta route habituelle pour rentrer chez toi ? demanda Maurice.

— Ton sort est effroyable, dit Fritz, mais chacun pour soi. Je remercie le ciel tous les jours quand je pense à ce que tu endures et que tu souffriras encore. Maintenant, cet œil n'est qu'un petit désagrément, mais vers la trentaine, la folie viendra frapper à ta porte. C'est bien dit, tu ne trouves pas ? Quel merveilleux brouillard, non ? Tu ne trouves pas que ce temps est délicieux ?

— Tu crois vraiment ? demanda Maurice, que veux-tu dire, vers la trentaine ?

— Oh, dit Fritz, je vais t'expliquer. C'est gratis, je ne te compterai rien. A vingt ans, quand on n'a pas de femme, on peut s'imaginer : Je ne suis pas pressé, ou Surtout qu'elles me fichent la paix, ou Je mène une vie sobre. Mais à trente ans, tu arrives à la conclusion qu'il ne peut y avoir d'autre raison que cet œil. Ce n'est pas un mal dont on guérisse ou une mauvaise habitude qu'on désapprenne. C'est cet œil, que rien ne te rendra, même si

tu mets de l'argent de côté pendant dix ans. Voilà ce qui t'attend. Supporte-le avec courage. Si tu étais un peu lent, ce serait supportable. Mais tu as l'esprit vif, tu saisis la raison des choses, alors c'est un enfer.

— Je voudrais bien savoir, dit Maurice, quand tu parles sérieusement.

— Ecoute, dit Fritz, réfléchis bien à tout cela une fois que tu seras rentré. Que je parle sérieusement, là n'est pas la question. Il faut d'abord t'assurer que j'ai raison. Et je crains, je crains beaucoup qu'alors tu doives dire : oui.

— Ça ne change pas grand-chose à ce que tu m'as dit la fois dernière, dit Maurice.

— Tu as bonne mémoire, dit Fritz, mais alors j'étais de bonne humeur. J'avais tendance à montrer le bon côté de tout, même du pire. Aujourd'hui je me sens obligé de te dire la vérité.

— Mais ce jour-là tu m'as raconté un tas d'histoires, dit Maurice, comment je devais me soigner, comment je devais m'habiller...

— Et je vois que tu l'as pris à cœur, dit Fritz, tu es très bien habillé. Maintenant, ça sert encore à quelque chose. Mais à trente ans, ce sera fini. Tu as chipé ce pardessus dans une vitrine ? Il est si neuf. Et ces chaussures ?

— A la piscine, dit Maurice en ricanant.

— Je croyais que tout le monde remettait ses vêtements aux gardiens, dit Fritz. Voyons, ne me fais pas languir, raconte-moi franchement.

Ils traversèrent un carrefour encombré.

— Eh bien, dit Maurice, j'entre tout simplement à la piscine. C'est assez cher, donc il n'y a pas foule. La plupart s'exercent à la maison dans une cuve.

— J'aurais cru que la foule était un avantage pour ton travail, dit Fritz.

— Non, non, dit Maurice, ce n'est pas ça du tout. C'est une idée tout à fait fausse.

— Tu nages ? demanda Fritz.

— Non, répondit Maurice, j'ai peur de l'eau. Je regarde un peu ce qui se passe. J'y suis allé avant-hier, c'est le jour où viennent beaucoup de gens qui habitent en dehors de la ville, où il n'y a pas de bassins couverts...



— Seigneur, dit Fritz, si tu veux que je t'écoute et te conseille, il faut en venir aux faits.

— Non, ce n'est pas sans raison, poursuivit Maurice. C'est-à-dire, ces gens de la campagne se sont généralement mis sur leur trente et un.

— Des paysans habillés en hommes, dit Fritz.

— Oui, dit Maurice en ricanant. Il y en a beaucoup parmi ces gens qui sont trop bêtes pour accrocher leurs vêtements et les remettre aux gardiens ; ils les laissent simplement dans leur cabine. Le tout est de réussir dès la première cabine.

— Comment ? demanda Fritz.

— Mon vieux, ce n'est pas difficile, répondit Maurice. Tu restes devant la cabine et tu regardes un peu ce qui se passe. Tout comme si tu te passionnais pour les plongeons. Ils ne sautent jamais à côté, même si tu attends une heure entière. Alors, tu regardes qui entre. Si c'est quelqu'un de bien habillé, tu fais bien attention où il entre.

— Oui, dit Fritz, tu as donc un système. C'est magnifique. Sans système, on n'arrive à rien. Mais il faut prendre garde que le système ne devienne pas plus fort que toi. On se met à travailler machinalement et c'est fichu. Ecoute le conseil d'un sage vieillard.

— Tu regardes où il va, reprit Maurice, tu le suis, tu notes le numéro de sa cabine. Tu prends alors la cabine à côté de la sienne. Tu attends qu'il soit dans l'eau. Quand il est bien occupé à barboter, tu entres tranquillement dans sa cabine.

— Il ne faut pas avoir froid aux yeux ni hésiter, si je comprends bien, dit Fritz.

« Le temps s'assombrit encore, pensait-il, il va pleuvoir. »

— C'est seulement en entrant qu'on a une drôle d'impression, poursuivit Maurice, mais quand tu es dedans et que tu te penches — les portes ne vous arrivent qu'à l'épaule et il ne faut donc pas trop se pencher, — alors on a tout le temps. Tu choisis à ton aise. Au fond, il n'y a rien à craindre. Le bonhomme vient d'entrer dans l'eau, il n'est pas près d'en sortir. Personne ne te voit. Pour plus de sûreté, tu restes au fond de la cabine, afin qu'on ne voie pas tes pieds, mais les portes arrivent jusqu'à terre. On dirait vraiment que c'est fait pour ça.

Il rit et toussota.

— Et comment te sens-tu alors ? demanda Fritz. Tu as la tête

qui bat ? Tu n'as pas l'impression : c'est merveilleux, il est en train de nager et moi je fais ce que je veux avec ses vêtements. Tu les flaires, ces vêtements, tu humes cette odeur ?

« Maintenant, attention », pensait-il.

— Comment le sais-tu ? demanda Maurice, violemment. Comment le sais-tu ? C'est comme ça. Oui, nom de Dieu.

Il baissa la tête un instant, regardant Fritz d'un œil pénétrant et se tut.

— Tu les prends sur le bras ou à la main, ou tu les mets ? demanda Fritz. Mais tu dois abandonner les tiens, non ? N'est-ce pas risqué ?

— Non, répondit Maurice, à condition de ne rien laisser dans les poches. Mais je n'avais pas mis de pardessus. J'avais de gros sous-vêtements sous mon costume. J'ai donc tout simplement enfilé ce pardessus et ces chaussures — elles sont jolies, hein ? — et j'ai abandonné mes simples godasses. — Il ricana. — Sans compter un portefeuille avec quarante-six florins.

— C'est un joli coup, dit Fritz en tâtant la surface humide du pardessus de Maurice, mais cela ne peut servir qu'à la vente. Les vêtements chics ne te vont pas.

« Plus qu'un petit bout à marcher jusqu'à la maison, pensa-t-il, je dois trouver encore quelques remarques bien tapées à lui faire. »

— Sincèrement, comment me trouves-tu physiquement ? demanda Maurice.

— Tu t'es fait couper les cheveux assez court, dit Fritz, on voit d'autant mieux que tu commences à te dégarnir sur les tempes.

— Mais non, mon vieux, dit Maurice en se passant la main sur les cheveux, ça repousse de nouveau.

— Tu te trompes, dit Fritz. Ce n'est qu'une apparence. Tu te mets un truc quelconque sur les cheveux. Ça les raidit ou les épaissit. Tu as l'air d'en avoir plus. Mais ça ne veut pas dire que ça repousse. En réalité, tu en perds même davantage. Il en reste des touffes dans ton peigne quand tu te coiffes ; tu les arraches. La calvitie totale est, chez toi, une question de trois ou quatre ans, six tout au plus. Mais l'année prochaine, tu m'entends, l'année prochaine, tu auras déjà une tonsure au milieu du crâne. Il n'y a plus qu'une solution pour toi, mais elle est assez curieuse, tu croiras peut-être que je me fous de toi.



« Que va-t-il demander maintenant ? pensa-t-il, quels mots choisira-t-il ? Demandera-t-il : " Que veux-tu dire ? " Ou : " C'est sérieux ? " Ou : " Répète un peu ? " »

— Quelle solution ? demanda Maurice.

— Je veux bien t'expliquer, dit Fritz, si tu ne vas pas t'imaginer que je me moque de toi. Nous devons parler sérieusement.

— Oui, naturellement, dit Maurice, vas-y.

— Tu devrais, dit Fritz avec emphase, l'index levé, aussitôt qu'il fera moins froid — maintenant, c'est impossible — te faire raser la tête ou le faire toi-même. Ça renouvelle les cheveux.

— Nom de Dieu, tu crois que c'est indispensable ? demanda Maurice en se caressant la nuque avec la paume de la main.

— Tu ne savais pas ? poursuivit Fritz. Quand on coupe les cheveux jusqu'à la peau, les racines sont bien aérées. En les rasant — car il faut encore les raser ensuite — on les stimule ; la peau se rafraîchit, ce qui réveille la circulation autour des racines. Beaucoup de gens, dont les cheveux poussaient moins bien, l'ont fait. Avec des résultats surprenants. — Il s'arrêta et dit : — Moi, je tourne à gauche, je suis presque à la maison.

— Comment sais-tu tant de choses sur les cheveux ? demanda Maurice, tu te fous de moi ? Tu crèverais de rire si tu me voyais passer la tête rasée. Comment le sais-tu ?

— C'est connu, répondit Fritz. Encore faut-il le savoir, sans quoi on est perdu. Je m'aperçois avec consternation que, malgré toute ta lucidité, à chaque événement qui t'arrive tu ne te demandes pas : Comment ? Pourquoi ? Pourtant ces petites questions futiles en apparence sont les plus importantes, les plus passionnantes. Sais-tu pourquoi les femmes craignent les souris ?

— Elles ne les craignent pas toutes, dit Maurice.

— Je parle de celles qui les craignent, poursuivit Fritz, tu sais pourquoi ?

— Non, dit Maurice, enfin, si, parce qu'elles trouvent la souris une sale bête, qui se faufile partout.

— Une sale bête, naturellement, dit Fritz, mais pourquoi en ont-elles si peur qu'elles hurlent à fendre l'âme ?

— Je n'en sais rien, dit Maurice.

— Elles sont incapables de te le dire elles-mêmes, dit Fritz, mais pourquoi les femmes ont-elles peur des souris ? Réfléchis bien. Que craignent-elles inconsciemment ?

— Nom de Dieu, dit Maurice lentement ; je sais. — Il ricana. — Tu crois que c'est ça ? demanda-t-il. C'est ça, oui ?

— Exactement, répondit Fritz, c'est prouvé scientifiquement.

— Et, sans doute pour les mêmes raisons, elles redoutent aussi les araignées et les crapauds ? demanda Maurice.

— Oui, répondit Fritz, du coup tu comprends pourquoi elles grimpent sur les chaises.

Maurice ricana. Ils restèrent un instant silencieux.

— Cela m'a frappé, dit Fritz, que tu ne m'aies pas offert d'acheter ni ces chaussures ni ce pardessus. Dois-je en déduire que tes difficultés financières sont terminées ?

— Oui, dit Maurice, ces derniers jours, ça va mieux. Dernièrement j'ai attrapé une sacoche. Neuve, avec cent quatre-vingts florins dedans. Pas mal, hein ?

— Tu ne te sens pas coupable ? demanda Fritz. Celle à qui elle appartient aura pleuré toute la soirée.

« Il va pleuvoir dans un instant, se dit-il, je serai rentré juste à temps. »

— Bonne soirée, Maurice, dit-il en agitant la main. A l'un de ces jours.

Il s'éloigna d'un pas vif.

— J'ai encore à te parler, lui cria Maurice.

« Au moins, je n'ai pas dû prendre cette main, pensa Fritz, mais j'aurais pu lui souhaiter une bonne fin d'année et lui offrir mes vœux pour l'an prochain. C'est un oubli. »

— Oui, Maurice, à l'un de ces jours, répondit-il de loin.

Il commençait à pleuvoir. Il pressa le pas. « Pluie avec faibles rafales », se dit-il lorsqu'il fut devant la porte d'entrée. « Il fait sec ici, je vais réfléchir un instant. Donc, je monte, se dit-il. Bon. Je monte l'escalier, j'entre. Que diront-ils ? Admettons que mon père soit seul à la maison. Il dira : " Bonjour, mon garçon. " Si ma mère est seule à la maison, elle dira : " Ah, te voilà ? " S'ils sont tous les deux à la maison, ils commencent par ne rien dire. Alors ma mère pose l'une ou l'autre question, si j'ai fermé la porte, si je me suis essuyé les pieds, ou autre chose du même ordre. Pourquoi ? Qui le dira ? »

Il ouvrit la porte d'entrée, la referma doucement, monta lentement l'escalier et traversa le couloir. Il s'arrêta juste devant la porte du living-room. « J'aurais dû regarder les manteaux au



portemanteau, pensa-t-il. Maintenant, je n'ai aucun indice. Qui est à la maison ? » Il ferma les yeux. « Tous les deux, se dit-il. Je le flaire, je le sens. Je le sais. Ils sont à la maison, ces deux êtres qui sont mes parents. Allons-y. »

Il ouvrit la porte et entra. Son père était en train de lire, assis dans le fauteuil au coin du feu. Sa mère était étendue sur le divan. Il referma doucement la porte après lui. « Je n'ai qu'à parler tout simplement, pensa-t-il. Cela ne tient qu'à moi. »

— Fritz, demanda sa mère d'une voix ensommeillée, si ton pardessus est humide, veux-tu l'accrocher à un portemanteau près du feu ? Il pleut dehors ?

— Oui, répondit-il, pas à l'intérieur.

— Il est à côté du buffet, dit-elle.

— Oui, dit-il.

Il ramassa le portemanteau, le glissa sous les épaules de son pardessus et l'accrocha sur la tringle, surmontant les portes coulissantes. « Regarde, pensait-il, vois comme la lumière tombe dans la pièce. Ce n'est pas de la lumière mais une demi-obscurité. »

— Que faisons-nous ce soir, maman ? demanda-t-il. Qui vient ?

— Nous restons gentiment à nous trois à la maison, répondit-elle.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda son père, on a sonné ?

— Non, dit Fritz.

— Joop et Ina ne viennent pas, maman ? demanda-t-il.

— Ils sont invités chez les Adelaar, répondit-elle.

« Il n'est que trois heures moins le quart, pensa-t-il, et pourtant cette journée se remplira comme toute autre. » Il approcha une chaise de la radio et ouvrit l'appareil.

« ... la décision sera prise, dit une voix neutre. L'état de plusieurs terrains de sport ne nous permet pas encore de décider si les concours auront lieu dimanche. Mais nous le saurons samedi après-midi ; je ferai alors mes pronostics avec vous, surtout pour le club d'Enschedé, de Soyez Vifs, de Rapidité et de Haarlem Un. A samedi donc, chers auditeurs. Je vous remercie. Vous avez entendu le reportage sportif de Henk Appelman », dit le speaker. « Pour la seconde fois cet après-midi, l'Orchestre des Ondes jouera pour vous. Il commencera par le fox-trot *Bleu Bleu*,

*Je vois tes yeux partout*, de John Fireground, dans l'adaptation de Piet Matel, chanté par Arie Toleman. »

— Hilversum Deux, marmonna Fritz en tournant le bouton vers la droite.

On entendit les dernières mesures d'une valse. « Oui, et maintenant nous répondons à la requête de M. et Mme Frissendonk à Zeist, dit le speaker d'un ton vif. Ils nous demandent *Les Contes de la Forêt viennoise*, de Johann Strauss. Oui, bien sûr, nous avons ces *Contes* pour vous. Ce disque est également demandé par M... » Fritz tourna le bouton et se leva. « Je vais réparer mon pneu », se dit-il. Il se rendit à la cuisine, ouvrit une petite armoire à côté de l'évier, en sortit une grande boîte en fer-blanc et en examina le contenu. « Essence, dit-il à mi-voix, solution, quatre leviers — plus qu'assez —, des emplâtres, oui, c'est parfait. » Il mit la boîte sur la table de cuisine et sortit son vélo de la resserre dans le couloir.

— Fritz, cria sa mère.

Il lâcha son vélo à moitié sorti et rentra dans la pièce.

— Tu vas t'occuper de ton vélo ? demanda-t-elle.

— Oui, il faut bien que ce soit fait, répondit-il.

— Attention, dit-elle, je ne veux pas de vélo dans la cuisine.

— J'irai dans ma chambre, dit-il.

— Pas question, dit-elle, si tu veux tripoter ton vélo, tu n'as qu'à monter au grenier.

— C'est bien trop compliqué, dit Fritz.

— Je n'en veux pas ici en bas, dit-elle, tu as toute la place en haut.

Il regagna le corridor, remit son vélo dans la resserre, regagna sa chambre et se coucha sur son lit. « Je n'ai pas rangé les affaires à la cuisine », pensa-t-il. « Pourquoi me suis-je couché ? Pas pour dormir. J'ai besoin de réfléchir. Si j'avais besoin de dormir, je serais vieux et malade. On se couche comme ça quand on est grippé, se dit-il. C'est l'hiver, la lumière est forte et il va pleuvoir. Il pleut déjà. » Il s'endormit.

Il se réveilla au bout d'une heure et quart. « Pourquoi suis-je couché ici comme si j'étais épuisé ? pensa-t-il. Je dois faire des projets. Etablir un programme pour demain. L'obscurité tombe lentement tandis que je suis couché ici. » Il se leva, se dirigea vers la fenêtre et regarda au-dehors. « C'est le dernier jour de



l'année, pensa-t-il, jusqu'à minuit, c'est encore le mois de décembre de cette année-ci. Tout de suite après, c'est le 1er janvier. Entre les deux, il n'y a rien. Il fait froid ici. »

Il fit quelques pas de long en large et se dit : « Si je reste couché ici, j'aurai la tête vide. » Il s'assit sur son lit, se gratta les tempes, se laissa retomber et se rendormit.

Il se promenait à la campagne, sur une route étroite à travers champs. Il commençait à pleuvoir. Il courut vers un grand bâtiment avec une cheminée d'usine. « C'est toujours la même chose, pensait-il, il ne pleut jamais que lorsqu'on sort sans manteau. » Il releva le col de son veston. Lorsqu'il eut atteint l'auvent de la façade du bâtiment, il était déjà trempé. Il frissonna. Une double porte, comme celle d'un garage, s'ouvrit. Un homme vêtu d'une salopette jaune apparut sur le seuil. Au lieu d'une tête d'homme, il avait une tête de renard. « Soyez le bienvenu, dit-il. Ne faites pas attention à mon aspect. Je vous serais très reconnaissant de ne pas vous occuper de ma tête. — Bien entendu, répondit Fritz, d'ailleurs votre visage est infiniment plus intelligent que la plupart des autres. Moi, il me plaît beaucoup. (« Il ne me plaît pas du tout », pensait-il.) — Vous êtes mouillé, dit la tête de renard. Ça tombe bien, nous venons de pousser les feux au maximum. Dans un quart d'heure vous serez sec comme un coup de trique. Suivez-moi. »

Ils entrèrent dans un hall d'usine où, dans une quantité de fours et même dans la salle, de grands feux brûlaient. On y soufflait de l'air, si bien que les flammes grondaient et blanchissaient. Elles répandaient une chaleur extrême. Fritz s'arrêtait devant chaque feu, en s'approchant autant que sa peau le supportait. « Je brûle presque, pensait-il, mais je ne me réchauffe pas. — Vous faites bien, dit la tête de renard, il ne faut pas rester près du même feu, suivez-moi ; vous vous sécherez en regardant. »

Plus ils s'enfonçaient dans la salle et plus le plafond s'abaissait. Les feux devant lesquels ils passaient étaient de plus en plus ardents et Fritz devait chaque fois se protéger le visage de leur éclat. « Personne ne travaille ici ? demanda-t-il. Nous n'avons encore rencontré personne. » La tête de renard lui jeta un regard pénétrant. « Vous pouvez vous sécher ici, dit-il, mais vous n'avez le droit de vous mêler de rien. — Excusez-moi », dit Fritz. Ils arrivèrent enfin dans un coin obscur de la salle, descendirent un escalier de pierre et entrèrent dans une cave. Au milieu de celle-

ci brûlait un énorme feu dont les flammes atteignaient deux mètres de haut ; Fritz en avait mal aux yeux. A côté du feu se trouvait une enclume.

Un homme entra, vêtu d'un costume collant, en cuir. Il était si grand qu'il devait marcher courbé ; de la main, il tâtait le plafond. Il portait sur l'épaule, un grand marteau à long manche. Lorsqu'il fut arrivé près de l'enclume et qu'il entra dans la pleine lumière des flammes, Fritz s'aperçut qu'il avait une tête d'ours avec de petites oreilles courtes. La créature leva le marteau et se mit à frapper sur l'enclume. Les coups devenaient toujours plus forts. Soudain, le plafond remonta d'un cran. L'homme put se redresser, il se retourna légèrement vers Fritz et montra, en ricanant, une paire de défenses.

« Il ne frappe sur rien, pensait Fritz, l'enclume est vide. Pourquoi est-elle vide ? — Elle ne restera pas vide », dit soudain l'homme à tête de renard en le regardant fixement.

L'homme en costume de cuir frappait chaque fois plus fort, après avoir levé plus haut son marteau, dont la tête grandissait à vue d'œil. « Ma tête éclate », pensait Fritz. — A chaque coup, il ouvrait la bouche. — Arrêtez, cria-t-il, laissez-moi partir. — On ne vous fait aucun mal, cria la tête de renard. C'est notre forgeron. Maintenant il martèle mais, quand je veux, je le fais danser au bout d'une chaîne. A coups de fouet s'il n'obéit pas. Si vous trouvez qu'il y a trop de bruit, vous pouvez partir. » L'homme à tête d'ours poussa un grognement et frappa si fort sur l'enclume que Fritz sentit comme un déchirement dans ses deux oreilles ; un liquide sortit des orifices et lui coula sur les joues. Ses yeux étaient si endoloris qu'il dut les fermer. En tâtonnant avec les pieds, il chercha l'escalier. « Par ici, monsieur, entendit-il crier l'homme à tête de renard, par ici. » La voix se mit à rire et cria : « Par ici, monsieur, nous vous attendons. » « Non, pensa-t-il, c'est l'enclume. Elle m'attend. Partir ! Il faut partir ! C'est une ruse. Je suis perdu. »

Il venait de mettre le pied sur la première marche pour monter lorsqu'un vent glacial se leva, qui manqua de le renverser. Il put se maintenir debout mais ne put monter l'escalier. Les coups sur l'enclume s'arrêtèrent. « Ils viennent maintenant, pensait-il, je dois monter. » Il essaya de bouger, mais sans y parvenir.

Il se réveilla le cœur battant et se redressa en frissonnant. « Je n'ai rien mis sur moi, pensa-t-il, peut-être ai-je pris froid. » Il se



leva et alluma. Pendant une minute, des taches noires dansèrent devant ses yeux. Il regarda sa montre ; il était cinq heures et demie. « Le froid est insupportable ici, pensa-t-il, je rentre. » Il passa par la cuisine et but de l'eau. Sa mère était en train de préparer le dîner.

— Où étais-tu passé ? demanda-t-elle, il faut chercher du charbon. Et tu as laissé traîner ce désordre pour coller ton pneu. La bonne rangera, hein ? Tu sais quoi ? J'aimerais mieux le flanquer par la fenêtre que de le ranger. La prochaine fois, je le jette dans la poubelle.

« Pourquoi pas au feu ? » pensa-t-il. « Titidetiti tom, tom », chantonnait-il pour lui-même.

Il referma la boîte en fer-blanc avec les instruments qui étaient restés sur la table de cuisine et la rangea dans l'armoire à côté de l'évier. Puis il se rendit dans le living-room.

Son père, assis dans un fauteuil à la fenêtre, lisait son journal.

— Fritz ! cria sa mère de la cuisine.

« Non, pensa-t-il, la paix. Je n'entends rien. »

— Fritz ! cria-t-elle encore.

— Maman t'appelle ? demanda son père.

— Non, répondit-il, tu te trompes.

— Tu dis ? demanda son père.

— Non, personne ne m'appelle, dit Fritz d'une voix forte. « Deux fois, pensa-t-il, ça suffit. » Il écouta attentivement. « Bon, se dit-il au bout de quelques instants, elle ne crie plus. » Il alla s'asseoir près de la radio.

« Voyons d'abord le programme », pensa-t-il. Puis il se leva et fouilla une pile de journaux sur un guéridon près de la fenêtre.

— Que cherches-tu ? demanda son père.

— Oh, je ne fais que regarder, répondit-il.

Après avoir cherché, il replia les journaux l'un sur l'autre, mais il heurta la pile, si bien qu'il en tomba quelques-uns.

« Laissons-les, pour l'instant, pensa-t-il, je regarderai encore tout à l'heure, pour plus de sûreté. Car le journal que je cherche ne s'y trouve pas. »

Il chercha sur le rayon des journaux, contre le mur. Sa mère entra dans la pièce.

— Que cherches-tu ? demanda-t-elle, ne dérange pas tout. Naturellement, tu as de nouveau farfouillé dans ces journaux-là,

dit-elle en désignant le guéridon. Tu ne cherches pas, tu ne fais que farfouiller.

— Je cherche le journal d'hier, dit-il, pour les programmes de la radio.

— Le journal d'hier n'est pas dedans, dit-elle, ne mélange pas tout.

— Où est-il alors, le journal d'hier ? demanda Fritz.

— Il n'est pas là non plus, dit-elle en montrant le rayon des journaux, je l'avais encore cet après-midi.

— Ceux-là ne me servent à rien, dit-il.

— Tu n'as qu'à chercher, dit-elle, il est ici dans la pièce. Ou alors c'est que tu l'as jeté, toi ou quelqu'un d'autre.

Il remit sur le rayon les journaux qu'il en avait sortis pour les fouiller et il revint au guéridon. Il ramassa les journaux tombés, parcourut lentement toute la pile et s'approcha de la fenêtre. Il ouvrit une fente entre les rideaux et regarda par la fenêtre.

— Un soir de Nouvel An, marmonna-t-il, la nuit où l'année change.

Il referma le rideau et se retourna. Soudain, son regard tomba sur le journal que son père était en train de lire. Il lut la date : lundi, 30 décembre. « Le voilà, se dit-il, c'est lui qui l'a. »

— Eh bien, maman, dit-il, le journal n'est pas sur la table. Si tu me crois incapable de chercher, regarde toi-même.

— On dirait vraiment que vous êtes des demeurés ou que personne ici n'a une once d'esprit, dit-elle. Vous ne voyez pas plus loin que le bout de votre nez.

— Qu'est-ce que c'est que ces cris ? demanda son père.

— Rien, répondit Fritz, il n'y a vraiment aucun désaccord. C'est une discussion amicale. Tout à l'heure, on aura le droit de poser des questions.

Sa mère fouilla d'abord le rayon, puis la pile sur le guéridon.

— C'est vraiment comme si j'avais une famille de six petits enfants, dit-elle, c'est tout à fait ça.

— Tu vois bien qu'il ne s'y trouve pas ? dit Fritz lorsqu'elle eut fouillé toute la pile. Je suis très capable de chercher.

— Quel journal a-t-il là ? demanda-t-elle en s'approchant du père. — Elle saisit une page. — Le voilà, dit-elle. Je me demande parfois où vous avez la tête.

— C'est ce journal que tu cherchais ? demanda le père.



— Si tu veux me le passer un instant, dit Fritz en le prenant.

Il alla se rasseoir devant la radio, tendit la main et la mit sur l'appareil. « Que faisons-nous d'abord, chercher ou ouvrir l'appareil ? » se demandait-il.

— Fritz, veux-tu aller me chercher du charbon ? demanda sa mère, tout est brûlé, même les sachets. Il en reste quelques-uns là-haut, mais je voudrais les garder. Puise dans la caisse, il faut d'abord finir ça. Tu y vas tout de suite ? Ou le feu s'éteindra.

— Non, répondit-il, j'ai peur dans le noir, tu le sais. C'est trop demander.

— Le seau est là, derrière le poêle, dit-elle. Remplis-le et mets quelques briquettes dessus. Je crois que cette nuit, je vais laisser le feu s'éteindre, car on ne se lèvera pas de bonne heure demain.

— Maman, dit Fritz, tu sais bien que j'ai très peur dans le noir. Ce n'est pas raisonnable de me faire monter au grenier maintenant.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda son père.

— Oh, dit sa mère, il ne veut pas aller chercher du charbon au grenier.

— Ce n'est pas ça, dit Fritz d'une voix forte, je suis tout prêt à chercher du charbon. Mais j'ai peur du noir. Bou, bou. On ne sait jamais ce qu'il y a derrière une porte. C'est vrai, papa, oui ou non ?

« Tarara, tarara, chantonnait-il intérieurement, tararaboumdié. Vieux con. »

— Il est trop fainéant pour chercher du charbon, dit sa mère. Comme si moi je ne trimais pas du matin au soir.

— Mais si j'ai peur ? demanda Fritz. Il y a de tout dans ce grenier. Enfant, j'avais déjà peur.

« Quelle misère, pensait-il, il faut continuer. »

— Je ne comprends pas pourquoi tu t'amuses à faire des histoires, dit son père.

Il avait le visage tout ridé.

— Il en fait des grimaces, papa, quand il est fâché, n'est-ce pas, maman ? dit Fritz.

— Tu dis ? demanda son père.

— Je dis qu'il faut respecter l'opinion des gens, cria Fritz. Si

quelqu'un a peur, il ne faut pas le forcer. Tous les éducateurs savent ça.

Il prit le seau à charbon, le fit tournoyer en rasant la table et sortit de la pièce. « Pourquoi les femmes craignent-elles les souris ? pensa-t-il, je l'ai raconté à Maurice. Mais j'ai oublié de lui dire qu'au fond l'éléphant les craint pour la même raison. Il a peur qu'elles grimpent dans sa trompe. »

Il monta l'escalier et parcourut le couloir étroit, non éclairé, qui menait au grenier. « Si le monstre est ici, pensa-t-il, et s'il me saisit, et m'étrangle avant même que j'aie pu pousser un cri, personne ne s'en apercevra. » Il ouvrit la porte et entra. Le dessin de la fenêtre ne se voyait que vaguement ; par terre il ne distinguait rien. En tâtonnant, il chercha son chemin. Il heurta un vieux cadre de bicyclette, jura et se mit à se frotter le mollet. « Charbon et briquettes », se dit-il, puis il s'approcha de la fenêtre et écouta le silence.

« S'il y a quelqu'un ici qui veut m'attaquer, chuchota-t-il, qui est prêt à m'étrangler avec une cordelette, je suis perdu. » En tournant lentement la tête, il regarda autour de lui, aspira l'air un bon coup et resta immobile. « J'ai peur, pensa-t-il, et pourtant j'aime ça. J'aime avoir peur. Est-ce possible ? » Il se pencha sur une grande caisse dont il distinguait les coins à côté de lui, il l'ouvrit et huma profondément. « Les odeurs ne meurent pas, se dit-il, c'est toujours la même. »

— Dans une caisse pareille, dit-il en chuchotant, deux enfants jouaient un jour, deux frères, sur un navire. C'était une très grande caisse, très lourde, avec un couvercle lourd. Elle était haute, très haute. Vous comprenez ? Vous avez suivi jusqu'ici ? Bon. Ils jouaient ensemble dans la caisse et le couvercle se referma. Ils ne pouvaient en sortir, ne pouvaient soulever le couvercle. Au bout d'une demi-heure, on remarqua leur absence. On les chercha une heure entière. Quelqu'un dit alors qu'il avait vu jouer les deux enfants dans la caisse. La suite est simple. Ils avaient étouffé. Oui, mes amis, la vie n'est pas peu de chose.

« J'ai peur, se dit-il, mais je ne le dirai pas à haute voix. S'il m'entend, il bondira en avant. »

Il alla s'asseoir sous la fenêtre, le dos au mur, il mit sa tête entre ses genoux relevés, respira profondément et regarda devant lui, dans l'obscurité. « Maintenant, il peut me sauter dessus, pensait-il. J'ai peur, je tremble et pourtant j'aime ça. C'est comme ces



bonbons acidulés, autrefois, les rouges. On suce à se démolir le palais mais ça reste bon. » Il étreignit le seau à charbon entre ses jambes et serra les dents. Des frissons montaient en lui. Il se leva, alla sur la pointe des pieds jusqu'à la caisse à charbon et remplit le seau. Marchant avec prudence, il quitta le grenier, referma la porte et descendit l'escalier en courant si vite que, par deux fois, il manqua trébucher.

— Voilà, dit-il en déposant le seau derrière le poêle.

— Au nom du ciel, qu'as-tu fait si longtemps là-haut ? demanda sa mère.

Elle était assise au coin du feu.

— Je ne trouvais pas la pelle, répondit Fritz.

— Je la mets toujours dessus, dit-elle, toujours dessus, on n'a pas besoin de chercher.

— Eh bien, elle n'était pas dessus, dit Fritz. J'ai dû parcourir tout le plancher en tâtonnant. Elle était près de la fenêtre.

— Alors, c'est toi qui l'auras mise là, dit-elle, et, regardant le long du poêle, dans le seau, elle demanda : — Tu n'as pas pris de briquettes ?

— Non, dit Fritz, je n'ai aucune idée de l'endroit où elles se trouvent, il fallait me l'expliquer. Des briquettes, prends des briquettes. Ça ne suffit pas. Moi je croyais qu'elles se trouvaient près du charbon. Mais elles n'y étaient pas. Je ne peux pas chercher à quatre pattes dans l'obscurité pour les trouver.

— Elles sont empilées contre le mur, à droite, à côté de la caisse bleue, dit-elle. Sans briquettes, je ne pourrai pas rallumer le feu demain matin.

— Mais si, dit Fritz, qui s'était rassis devant la radio, ça ira très bien. Quand moi j'allume le feu, je le fais très bien sans briquettes.

— Evidemment, si tu as du bois à revendre, dit sa mère.

Elle prit le seau et versa du charbon dans le poêle.

« Et maintenant, le refermer en claquant le couvercle », se dit Fritz.

Elle essuya du bout de l'index la poussière au bord de l'ouverture et referma le couvercle avec force.

— Aïe, dit Fritz à mi-voix. Et pourtant, maman, dit-il, à mon avis, tu n'as pas la bonne façon d'allumer le feu. Tu le fais très maladroitement. Tu commences par prendre un journal. Tu l'allumes. Quand il flambe si bien que tu manques te brûler les

doigts, tu le fourres dans le poêle. Le couvercle reste ouvert. Alors tu y mets du carton, puis du bois, et cette grande flamme continue à mugir dans l'ouverture. La pièce se remplit de fumée. Et tu ne refermes le couvercle qu'après y avoir jeté les briquettes.

Son père se leva, prit un livre dans l'armoire et se rassit dans son fauteuil près de la fenêtre.

— Et comment ferais-tu ? demanda-t-elle, en secouant la grille.

— Je commence toujours par tout entasser à l'intérieur, répondit Fritz. D'abord le papier, puis le carton, puis le bois, puis les bûches, une ou deux briquettes cassées en deux et un peu de charbon, une couche mince. On peut tranquillement y fourrer tout cela. Tu fermes tout et tu l'allumes par le bas.

— Ça fait trente ans et plus que j'allume le feu, dit-elle.

— Eh bien, ça fait trente ans et plus que tu le fais mal, dit Fritz. Ça n'en est que pire.

— Qu'avez-vous de nouveau à vous disputer ? demanda son père.

Il tenait son livre fermé sur les genoux. Sa mère commença à mettre le couvert.

— Mais non, dit Fritz, nous faisons une dissertation physique sur la manière d'allumer les poêles.

— Tu dis ? demanda son père.

— C'est une discussion de principe, cria Fritz.

— Je ne comprends pas, dit son père, pourquoi vous vous engueulez tout le temps.

« Sa peau rougit, là où elle fait des plis », pensa Fritz. Sa mère apporta les plats. Ils se mirent à table.

Sa mère emporta les assiettes creuses à la cuisine.

— Ainsi nous aurons plus d'espace, dit-elle, en revenant.

« Plus d'espace, se dit Fritz, espace. » Il se servit. Il y avait des pommes de terre, des haricots en conserve, de la purée de pommes et du porc.

— C'est de nouveau délicieux, maman, dit-il, surtout la sauce.

— Vas-y doucement, s'il te plaît, dit-elle, car c'est tout ce qu'il y a.

— C'est exceptionnellement bon aujourd'hui, dit Fritz. Il se resservit de pommes de terre et de purée de pommes.



« Ce serait peut-être meilleur si la purée de pommes était froide », pensa-t-il. Il jeta un regard de côté vers son père. « S'il laisse sa viande sur son assiette, c'est son affaire, se dit-il. Moi, ça ne me dérange pas. Je vois qu'il y a un petit os dedans. Pas grand. On peut très bien le détacher par un simple mouvement du couteau et de la fourchette. Mais, bon Dieu, je suis sûr qu'il va le prendre en main. »

— Tu n'as plus faim ? demanda sa mère.

Il continua à manger rapidement, mais sans détourner l'attention de son père. Lorsque celui-ci eut vidé son assiette, à part la viande, il prit la tranche en main et, avec le pouce et l'index, il détacha la viande et le bord gras de l'os, déposa la viande, mit l'os en bouche et le suçota en le tenant dans le creux de la main.

— Je voudrais..., dit-il en regardant autour de lui.

— Prends une petite assiette, dit sa mère.

Fritz se leva, prit une petite assiette sur le buffet, l'apporta sur la paume de la main, s'inclina près de son père et la lui présenta.

— Très bien, dit celui-ci et il y jeta l'os.

« Dieu éternel et tout-puissant, se dit Fritz. Je ne puis croire que ceci échappe à Votre regard. Que va-t-il faire maintenant avec ses doigts ? C'est imprévisible. »

Son père prit son mouchoir. « Mais si », se dit Fritz. Son père s'y essuya les mains, roula son mouchoir en boule, mais ne le mit pas dans sa poche. « Quoi maintenant ? » pensa Fritz. Son père rouvrit le mouchoir, se moucha, examina ensuite attentivement la toile et remit le mouchoir en poche. « Tout s'est passé dans les normes », se dit Fritz, en remuant silencieusement la bouche.

Comme entremets, il y avait un pudding jaune à la vanille avec des gâteaux, de la confiture et du chocolat en poudre par couches successives dans le pudding.

— Il n'est plus trop froid, dit sa mère, en prenant le plat de verre sur la cheminée et en le posant sur la table.

— C'est délicieux, dit Fritz à la première bouchée, mais ça pourrait être un peu plus froid. C'est encore tiède. Le goût ne ressort pas assez. Mais c'est tout de même excellent.

— Le froid me fait mal aux dents, dit sa mère.

— Alors, il faut les soigner, dit Fritz. Quand vas-tu chez le dentiste ? Papa doit y aller aussi. Il a aussi mal aux dents.

— Tu dis ? demanda son père.

— Je dis, reprit Fritz en élevant la voix, que vous négligez vos dents. Quand vas-tu chez Mergel ?

— Oui, dit son père en portant la main au visage.

« Nous allons avoir maintenant un coup d'œil sur la mâchoire humaine », se dit Fritz.

Son père ouvrit la bouche et se tâta une rangée de dents, à la mâchoire supérieure.

— C'est ici, dit-il.

« Les reliefs de nourriture n'en font pas partie », pensa Fritz. « S'il ne fait pas attention, il en aura aux doigts. Mais il se peut aussi qu'il suce son doigt ou l'essuie à son pantalon. Attention, se dit-il, attention. Alarme. »

Son père retira la main, referma la bouche, examina son index et l'essuya au bord de la nappe. Puis il continua de manger son pudding. « Qu'y a-t-il de pire ? » se demanda Fritz. « Je sais, se dit-il : quand on fait cuire les os pour la soupe. La soupe est cuite. Ronger les os, en mangeant du pain. C'était il y a un mois. Il y avait un morceau de mâchoire, avec un bout de lèvre et des poils. J'ai fait semblant de rien. C'était courageux. »

— Tu sais, une chose terrible, maman ? demanda-t-il en élevant la voix. C'est Louis qui me l'a racontée. Il logeait chez un paysan à Doornspijk. La nuit, il a soif, — tu écoutes, papa ?

— Le début, dit son père, qu'est-il arrivé à Louis ?

— Je parlais d'une chose terrible, dit Fritz, en se tournant vers son père, c'est Louis qui me l'a racontée. Il logeait à Doornspijk, chez un paysan. La nuit, il a soif et va dans la cuisine, mais la pompe est désarmorcée, elle ne marche pas. Ça peut arriver, il faut ajouter de l'eau au-dessus. Il regarde autour de lui.

— Que fait-il ? demanda son père.

— Il regarde autour de lui, reprit Fritz. Il voit un verre d'eau. Il le boit et lorsqu'il est presque vide, un dentier vient lui frapper les dents. Quelle histoire, hein ?

« C'est merveilleux de voir l'air dégoûté que cet homme peut prendre », pensa-t-il.

— Tu aurais bien pu la garder pour après le repas, dit sa mère.

« Voilà pour le dentier, pensa Fritz. Qu'est-ce qui nous reste encore ? Ah oui, l'éléphant. »



— Tu sais pourquoi un éléphant a peur d'une souris, maman ? demanda-t-il, tu le sais ?

— Moi pas, répondit-elle.

— Il a peur qu'elle grimpe dans sa trompe, dit-il.

— Tiens, dit-elle.

— Mais c'est aussi en partie parce que sa mère le craignait déjà, dit-il.

« Hihi, marmonna-t-il en lui-même, halala, rions rions, cent pour cent d'amusement. »

Sa mère glissa les assiettes l'une sur l'autre et desservit la table. « Ne serait-ce qu'une demi-heure, pensa Fritz, il faut que j'en sorte. »

— Maman, dit-il, j'ai encore quelque chose à faire. Je serai rentré à huit heures.

— Tu reviens tout de suite ? demanda-t-elle. J'ai des friandises, et autre chose encore.

— Tiens, tiens, dit Fritz en souriant, qu'est-ce que c'est ?

— Tu le verras bien, dit-elle.

— Une surprise ? demanda-t-il.

Elle hocha la tête.

— Où vas-tu ? demanda-t-elle, lorsqu'il eut pris son pardessus au portemanteau.

— Il sort ce soir ? demanda son père.

— J'ai encore quelque chose à faire, dit Fritz, sans quoi je n'y arriverai pas. A tout à l'heure, cria-t-il.

Dehors, il releva le col de son manteau. Il faisait sec et clair ; un vent modéré soufflait de l'est. « J'aurais bien pu mettre une écharpe, se dit-il. Je suis certain que le temps va changer. La brume s'est déjà dissipée et il fait sec. Il va sûrement geler la nuit et dégeler en plein jour. » Il suivit la rivière et s'arrêta à la porte de Louis Spanjaard. « Pas encore sept heures et quart », marmonna-t-il en regardant sa montre. Il se recula de quelques pas et leva la tête. « La lumière est allumée, dit-il doucement, il doit être là. La chance nous favorise. »

Au premier coup de sonnette, la porte s'ouvrit.

— Oui, oui, cria Louis d'en haut, naturellement tu es le bienvenu, mais je dois sortir tout à l'heure. Si tu veux bien en tenir compte, tu es accueilli avec joie.

— C'est parfait, répondit Fritz en criant. Comment vas-tu ?

demanda-t-il, lorsqu'il fut en haut et serra la main de Louis, il faut avouer que tu n'as pas très bonne mine.

Louis portait un gros chandail bleu marine à col roulé, ainsi qu'un pantalon gris qui manquait de boucles ; en deux endroits, le bord pendait sous la ceinture. Il marchait sur ses chaussettes. Ils se dirigèrent en silence vers sa chambre. Le brûleur de mazout sifflait doucement.

« Je me trouvais ici l'avant-dernier dimanche, se dit Fritz. On commence par où on finit. » Il s'assit sur la chaise devant la fenêtre. « Il n'y a plus de fleurs », pensa-t-il et, du bout du doigt, il essuya la vitre embuée.

— Tu n'as vraiment pas bonne mine, Louis, dit-il.

Assis à son bureau, Louis tambourinait des doigts sur un livre et ne disait rien.

— Donc, tu n'es pas chez toi, ce soir ? demanda Fritz. Tu vas chez tes parents ?

— Oui, répondit Louis.

— Je ne vois pas de chat, dit Fritz.

— Ces derniers temps, ils ont renoncé à venir dans ma chambre, dit Louis.

— Ils ont peur naturellement, dit Fritz.

— Ah, tu crois que c'est ça ? dit Louis en regardant le sol.

— Tu sais pourquoi un éléphant a peur d'une souris ? demanda Fritz.

— Non, dit Louis.

— Parce qu'il a peur qu'elle grimpe dans sa trompe, dit Fritz.

— Ah, ce serait cela, dit Louis.

Il y eut un silence.

« Que dois-je dire maintenant ? » pensait Fritz.

— Il y aura beaucoup de monde chez vous ce soir ? demanda-t-il. On boira ?

— Peut-être, répondit Louis. Si c'est très ennuyeux, je partirai tout de suite. Je n'ai pas l'intention de rester jusqu'à minuit.

— Le ciel nous préserve, dit Fritz, tu n'es pas d'humeur joyeuse ce soir, je m'en aperçois. — Du bout de l'index droit, il écrivit « Fritz », à l'envers sur la vitre. — Regarde, Louis, dit-il, comme j'écris bien. Ce n'est pas beaucoup plus difficile que l'écriture ordinaire.

— Oui, dit Louis, en haussant les sourcils. Autrefois tout le



monde écrivait de droite à gauche. De la main droite. Jusqu'à ce que quelqu'un se soit aperçu qu'il effaçait sa propre écriture. Alors on a changé.

— Ça ne doit pas avoir été si simple, dit Fritz. Le premier qui a prétendu cela doit avoir été brûlé à petit feu.

— Oh, naturellement, dit Louis, tu as raison. As-tu de quoi fumer ?

— Merde, j'ai oublié mon tabac, dit Fritz. (« Si il y a de nouveau un de ces silences, ça va mal tourner », pensait-il.) Ce soir je reste chez moi, dit-il, je suis seul avec mes parents.

— Oh là, oh là là, dit Louis, oh, Seigneur.

— Je te conseille de te taire, poursuivit Fritz, Dieu sait quelle misère ce sera chez toi ce soir. Ne ris pas trop tôt.

— Toujours mieux qu'à trois, dit Louis. C'est encore pire qu'à deux.

— Il y aura à boire chez vous, hein ? demanda Fritz. Toi, tu ne bois pas, hein ? Tu le supportes, oui ou non ? Tu es bien à plaindre. Tu es comme ces enfants qui ont le cœur à droite. Ou l'estomac qui leur manque. Madame, votre enfant atteindra tout au plus l'âge de onze ans. Y a-t-il de l'espoir, docteur ? Non, madame, hélas, non. Mais tu as déjà bien dépassé les onze ans. Tu as dépassé ton temps. Donc, tu ne bois pas ? D'ailleurs tu riras bien, quand tout le monde sera saoul, et toi à jeun parmi eux.

— On m'a raconté une bien belle histoire d'Elseboom, dit Louis. — Il ricanait et se frottait les mains. — Tu sais qui je veux dire ? Le peintre.

— Oui, oui, dit Fritz.

— Il y avait un cocktail chez des gens, la semaine où il faisait si froid, poursuivit Louis. Et Elseboom était fin saoul, comme une éponge. Il a besoin de chier. On l'amène au cabinet. Mais il faisait si froid qu'ils étaient tous en pardessus. Lui aussi.

— Tu y étais ? demande Fritz.

— Non, répondit Louis, mais je le tiens de Willy.

— Oui, oui, continue, dit Fritz.

— Il est au cabinet, poursuivit Louis, laisse tomber sa culotte, il a encore assez d'esprit pour ça, et s'assied sur la lunette, mais sur son manteau. Et il chie plein son manteau. Et s'endort. Et le voilà qui reste assis comme ça. Il faisait si froid là-dedans — le cabinet était à l'extérieur de la maison — que la merde a gelé

dans son pardessus. C'était la nuit où il a gelé moins dix-huit.

— Nom de Dieu, c'est formidable, dit Fritz en applaudissant. C'est fantastique.

— On le trouve avec la merde gelée dans son manteau, poursuivit Louis. Alors on le fourre au bain tout habillé et on lui verse des seaux d'eau dessus. Sur quoi les étrons se détachent. Ça fait des flocons dans l'eau. Il ricana et fit avec les mains le geste de se répandre.

— Très joli, très joli, dit Fritz, dégoûtant mais très joli.

— Il y a des choses qui te dégoûtent vraiment ? demanda Louis.

Il tourna sa chaise et mit les pieds sur le dessus du brûleur.

— Non, dit Fritz, tu veux dire à en perdre l'appétit ? Non, il faudrait vraiment que ce soit très grave. Ce que je trouve très sale, c'est l'histoire qu'une infirmière a racontée un jour chez nous. Elle aidait une famille dont la mère était malade. Trois enfants, trois garçons, tous les soirs, avant d'aller se coucher, quand ils venaient de se déshabiller, ils mangeaient la crasse qu'ils avaient entre les doigts de pied.

— Oh ! cria Louis, en tapant des pieds, aïe aïe. Oui, oui. Ça c'est excellent.

Et il remit les pieds sur le brûleur.

« Maintenant, je ne sais vraiment plus quoi dire, pensait Fritz. L'avant-dernier dimanche j'étais ici. Il ne reste plus beaucoup d'espoir pour ce soir. »

— Tu sais, Louis, demanda-t-il, que tes cheveux s'éclaircissent assez bien ? Il ne t'en reste plus beaucoup. Tu n'en as plus pour longtemps avant d'être tout à fait chauve.

— Oui ? fit Louis d'un ton neutre.

— Tu n'as pas l'air de t'en faire, à cette idée ? dit Fritz. Ça te laisse indifférent ?

— Je ne suis pas près de devenir chauve, dit Louis.

— Tu te dégarnis vite sur les tempes, dit Fritz, je dois le dire. Et comme tu n'avais déjà pas tant de cheveux, je vois approcher la calvitie. Mais si tu ne t'en fais pas trop, c'est tant mieux. Il y a des chauves très heureux. Pour moi, c'est inimaginable, car j'aimerais mieux mourir. Mais il y en a.

— Oh, tu sais, je ne serai jamais tout à fait chauve, dit Louis.



« Ah, il commence à le sentir, se dit Fritz, nous y sommes. »

Louis leva lentement la main et se tâta le crâne et le front.

— Que te mets-tu sur les cheveux ? demanda Fritz.

— Rien, répondit Louis.

— Comment sont-ils si lisses ? demanda Fritz.

— C'est l'eau, je les peigne à l'eau, rien d'autre, dit Louis.

— Tu vois, j'en étais sûr, dit Fritz, tu les mouilles et tu crois que ça ne fait rien. C'est une erreur très répandue. Sur la peau nue, dépourvue de poils, l'eau sèche vite. Sur ta main, sur ton bras, par exemple. Mais sur la tête, c'est tout différent. C'est comme si, par temps froid, tu gardais un maillot de bain mouillé. Le cuir chevelu est attaqué. Les racines aussi. Beaucoup de saletés, qui s'envoleraient, restent collées dans les pores.

Louis ne répondit pas.

— Sais-tu qu'on n'a pas encore découvert la cause réelle de la calvitie ? demanda Fritz. On parle de vieillesse, de séborrhée, de maladies de la peau, du manque de vitamines, d'une mauvaise tension, que sais-je encore. Mais on n'a jamais trouvé la solution.

— Ne serait-ce pas héréditaire ? demanda Louis.

Il mâchonnait le bout d'un crayon.

— Je ne crois pas, répondit Fritz, car on voit souvent des gens à grandes tignasses dans une famille de chauves. Non, ça ne m'a pas frappé. Là n'est pas la raison. C'est une question personnelle.

— Tu crois vraiment que c'est un symptôme de vieillesse ? demanda Louis en tapotant son crayon contre ses dents.

— Tu sais ce que cela pourrait être ? demanda Fritz brusquement. Les gens trop âgés qui engendrent encore. Voilà ce que c'est. Il y a des gens de trente-cinq ans, ou de quarante, ou de cinquante ou de soixante — pense un peu — qui se mêlent encore de faire un enfant. Si les parents approchent déjà de la calvitie, ils transmettent cette caractéristique à leurs enfants. J'en suis certain. Voilà où est le mal. Les vieux continuent en toute tranquillité à faire des enfants. Ça devrait être défendu.

— Ecrivons tout de suite une brochure, dit Louis.

— Non, sérieusement, poursuivit Fritz, c'est sûrement ça. Les vieux amènent quantité de misères dans le monde. Ils empoisonnent l'existence. Dans le tram, ils sentent mauvais. On dirait

un pot de fruits en conserve qu'on a ouvert et oublié. Au-dessus de soixante ans, il faudrait tout supprimer.

— Pourquoi pas au-dessus de quarante ans ? demanda Louis.

— Oh, si cela ne tenait qu'à moi, dit Fritz, mais il faut rester humain. Entre quarante et soixante, il y a encore des signes de vitalité.

— Greffer d'une tête sur l'autre, ça n'irait pas, hein ? demanda Louis.

— J'y ai déjà pensé aussi, dit Fritz. La peau d'une tête de mort sur une tête chauve. Alors on saurait tout de suite si ça tient au sang ou à la peau. Je ne crois pas que ce soit le sang, car à d'autres endroits du corps ça pousse comme une sapinière. Même la barbe continue à pousser.

« Il est tout doucement temps de partir », pensait-il.

— Au Musée de la Sécurité on voit toute la peau d'un crâne, dit Louis, conservée dans l'eau-de-vie. Arrachée par une machine.

— Ils ne pouvaient pas la recoller tout de suite après un accident de ce genre ? demanda Fritz.

— Je ne sais pas, dit Louis, je crois que si elle a été salie et chiffonnée par la machine, ça ne va plus.

— Et comment va votre santé, monsieur Spanjaard ? demanda Fritz. — Louis ne répondit pas. — Tu sais ce que je pense ? dit Fritz, tu as quelque chose dans la tête. Qui pousse et enfle. Qui presse contre ton crâne et alors ça commence à faire mal. Jusqu'à ce que cela éclate, une veine crève et c'est fini.

— Non, dit Louis, je ne crois pas. On l'aurait vu sur les radios.

— Une opération me semble indiquée, dit Fritz. C'est peut-être caché dans un creux ou derrière un os. S'ils ouvrent, il y a des chances qu'ils trouvent. Ils sont très adroits.

— Si c'était ma dernière chance, dit Louis. Mais tant qu'ils n'en parlent pas, je préfère attendre.

— Ils ont un jour soigné un bonhomme, qui était tombé la tête la première dans la soute d'un navire, dit Fritz. Sur le haut du crâne. Tout écrasé. Fendu de tous les côtés. Mais il n'était pas mort. Ce n'était pas normal. Bon, à l'hôpital, ils attendent qu'il meure. Il restait inconscient, mais ne mourait pas. Alors un professeur a dit : « Laissez-moi essayer, c'est très curieux. » Il a



scié toute la boîte crânienne, a remis le cerveau à sa place, a enlevé le sang et la crasse, et refermé le couvercle. Et ce bonhomme vit toujours. Mais chaque année on le fait venir à un congrès, pour montrer sa tête. On lui paie le voyage. C'est du beau travail, non ?

« C'est une histoire idiote, pensait-il, je m'en vais. »

— Tu sais la meilleure que j'ai entendue récemment ? demanda Fritz. Il faut la raconter devant des dames, je te jure qu'elle aura du succès. Elle est délicieusement navrante.

— Vas-y, dit Louis, je t'écoute.

Il leva la tête et fit claquer ses doigts.

— Ce n'est pas une histoire vraie, ou plutôt, on ne m'a pas dit si elle l'était. C'est donc possible. De toute façon, elle est assez bonne pour qu'on s'en souvienne. Un père lance son bébé en l'air, un enfant d'un an et demi environ, et le rattrape. Et puis il le rate. L'enfant tombe par terre. Mort. Le père pousse un cri strident.

— Naturellement, dit Louis, c'est un rude coup pour un père.

— La mère l'entend, poursuivit Fritz, et arrive en courant de la cuisine. Ils regardent l'enfant ; chœur de lamentations. Soudain, la femme se souvient du bébé de quelques mois qu'elle était en train de laver à la cuisine. Elle y retourne en courant ; il est déjà noyé. Elle l'avait simplement lâché dans son bain. C'est une histoire à raconter à des femmes, tu crèves de rire.

— Ne me l'as-tu pas déjà racontée ? demanda Louis.

— Non, dit Fritz, tu confonds avec le père qui soulevait ses enfants par la tête. D'ailleurs, c'est toi qui me l'as racontée. Et tu prétendais qu'elle était vraie.

— Oui, oui, dit Louis, mais celle-ci aussi est excellente. Ce sont des merveilles.

— Je dois partir, dit Fritz, j'ai promis de rentrer à huit heures.

Il se leva.

— Je t'accompagne jusque-là, dit Louis.

Il éteignit le brûleur et rangea les feuilles de papier et les livres sur son bureau.

— On y va, dit Fritz.

Ils descendirent en silence. « Il n'est pas obligé de parler », se dit Fritz lorsqu'ils furent sortis. « Pourquoi n'a-t-il pas mis de

pardessus ? Mais ne commençons pas la conversation. Rassemblons nos idées. » Sans cesse, il louchait vers le visage de Louis. « Cette journée, se dit-il, est grave. C'est vraiment horripilant. Mais qu'est-ce qui se passe lorsque nous oublions ce qui nous attend encore ? Pensons à ce qui va venir avant que la nuit tombe. Alléluia. » Il réglait son pas de manière à poser chaque fois le pied au milieu d'une dalle.

« Il faudra tenir le coup jusqu'à minuit », marmonna-t-il. « Il faudra tenir à tout prix. On n'a pas le choix. Et pourtant, je devrais dire quelque chose, pensait-il, mais rien ne vient. Je rentre chez moi. Le froid pénètre à travers tout. »

— Tu aimes l'hiver, Louis ? demanda-t-il.

— Certainement, répondit Louis, sans tourner la tête vers lui, sauf qu'il fait tellement plus froid qu'en été. A part cela, je n'ai rien à lui reprocher.

« Cette journée est vide, pensait Fritz, je le sais. »

— Ici, je tourne à droite, dit-il, tu vas tout droit, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Louis, je te souhaite bon courage.

Il donna un coup de coude à Fritz.

— Mes vœux t'accompagnent, dit celui-ci. Souvenons-nous, c'est le dernier soir de l'année.

Il sentit ses yeux se mouiller.

— La veille du Nouvel An, dit Louis, heureusement que tu le dis.

Ils s'arrêtèrent.

— Peut-être t'ai-je blessé ce soir, par un mot quelconque, dit Fritz.

— Non, non, pas du tout, dit Louis, c'était très sympathique. Très agréable.

Ils se serrèrent la main. Louis reprit sa route sans se retourner.

Fritz tourna à droite mais revint en arrière au bout de quelques pas, se dissimula sous un porche, poussant la tête pour observer Louis.

« Me voilà sous un porche obscur, pensait-il, comme un espion. Et que suis-je d'autre qu'un espion ? » Il attendit que Louis ait disparu et soupira. « Un jour espion, toujours espion, se dit-il. Du fond de chambres obscures, guetter les rues éclairées. C'est ainsi. » Il repartit au petit trot et continua à marquer le pas devant sa porte en sortant la clé de sa poche. « Monter, pensait-il,



tout d'un trait. Sans réfléchir. » Il bondit dans le hall, reclaqua la porte et s'arrêta un instant. Puis il monta lentement l'escalier et entra dans le couloir.

Il y avait une odeur de rôti. Il entendait, dans la cuisine, la graisse crépiter dans la casserole.

— Referme la porte derrière toi, dit sa mère lorsqu'il y entra, sans quoi l'odeur se répandra dans tout l'appartement.

— Tu fais des boules de Berlin ? demanda-t-il.

— Des beignets aux pommes, répondit-elle.

Sur la table de cuisine, il y avait une assiette à soupe avec des pommes en tranches et un bol de pâte liquide. Quatre pommes pelées se trouvaient entre les deux. Sa mère prit une poignée de morceaux dans l'assiette, les trempa dans la pâte et les jeta un à un dans la rôtissoire.

— Tu n'auras que des modèles informes, dit Fritz, car ces morceaux de pomme sont inégaux. Tu aurais dû peler quelques pommes et leur enlever le trognon. Tu en aurais fait des rondelles. Ce qui t'aurait donné de jolis beignets.

— Si seulement j'avais ce qu'il faut pour les nettoyer, dit sa mère, mais je ne le trouve plus. Sans doute l'as-tu perdu.

— Non, dit Fritz, ça existe. — Il ouvrit un tiroir sous l'armoire de cuisine, y tâtonna sans regarder et en sortit l'instrument demandé. — Je t'en prie, dit-il en le posant sur la table.

— Je ne peux pas me servir de ce truc-là, dit-elle. Quand on rate le coup, on se blesse la main. Cela m'est arrivé.

— C'est très facile, dit Fritz. — Il prit une des pommes et en enleva le cœur. — Voilà comment on fait, dit-il et il prit sur le buffet le couteau à éplucher et coupa trois rondelles de pomme. — Ce sont des guirlandes, dit-il.

— Oui, dit-elle en prenant, du bout de la fourchette, six beignets cuits et en les posant sur une assiette plate, mais je ne sais pas combien de pâte il me reste. Je vais commencer par faire un plat de ceux-ci. Ils sont ronds, tout le monde les aime.

— Parfait, dit Fritz. Tu veux faire des boules avec de petits morceaux de pomme dedans, comme des corinthes. Mais il faut le faire bien. Maintenant, tu as un gros morceau dans chaque beignet. Il ne sera pas cuit. Quand tu mords dedans, l'extérieur est tendre mais le milieu est encore dur. Tout comme une compote de pommes mal cuite. Il faut couper tes morceaux très fin et en mettre plein dans chaque beignet. Comme des petits dés.

Ou alors faire des rondelles. Les couper en tranches fines. Mais comme ceci les morceaux restent durs. Il prit un des beignets cuits, l'ouvrit et en sortit, avec le doigt de l'autre main, un morceau de pomme encore dur.

— Nom de Dieu, c'est chaud, dit-il et, soufflant sur le beignet, il l'agita dans tous les sens et le laissa tomber.

— Ramasse ça, s'il te plaît, dit sa mère, j'ai nettoyé la cuisine pas plus tard que ce matin.

Il ramassa miettes et morceaux, les fourra en bouche l'un après l'autre, souffla, quitta la cuisine et entra dans sa chambre. Il tourna vers le plafond l'abat-jour de sa lampe de bureau, fit lentement les cent pas dans la chambre et prit le lapin de peluche sur la bibliothèque.

— Brave lapin, gentil lapin, toi je t'aime bien, dit-il à haute voix. — Il le mit sur sa tête et, d'un pas prudent, pour le garder en équilibre, il approcha son visage de la glace. — Il peut rester assis sur ma tête, marmonna-t-il doucement, en remuant les lèvres, il peut me suivre.

« Quels que soient les malheurs qui nous sont envoyés, se dit-il, nous ne nous quitterons jamais. L'urgence croît. Et la mesure est loin d'être pleine. »

Il rangea l'animal à sa place, s'assit sur son lit, écarta le rideau du rayon inférieur de la bibliothèque et resta immobile, le regard fixe. Soudain il avança la tête, d'un geste vif il saisit un livre de la rangée. Il avait une reliure cartonnée, bleu pâle.

— W. F. C. Timmerhout, dit-il à voix haute, *La France et l'Antiquité*.

Il le feuilleta, le referma, le rouvrit, examina attentivement la première page, le feuilleta encore et sur la page 48, il chassa, en soufflant dessus, un moustique mort, aplati. Il respira profondément, tout en regardant la neige, chercha le milieu du livre, y cracha entre deux pages et le referma d'un coup sec. « Voilà ce qu'on fait lire aux jeunes gens, encore enfants, se dit-il. Ce n'est pas de l'imagination, c'est la réalité. »

— Dieu m'est témoin, dit-il à haute voix. Il regarda la reliure et remit lentement le livre à sa place.

— Fritz ! cria sa mère.

« Oui, doucement, se dit-il. Qu'elle m'appelle encore une fois et j'y vais. »

— Fritz ! cria-t-elle de nouveau.



« Au fond, je préfère qu'elle m'appelle encore une fois », marmonna-t-il.

— Fritz, viens voir, entendit-il appeler encore.

« Je n'ai pas chipé de bonbons, j'en suis presque certain », pensa-t-il. Il se leva, éteignit la lumière et cria :

— Un instant. Je viens.

Il tambourina sur sa poitrine, rentra le ventre et se dirigea vers la cuisine.

— Regarde, dit sa mère.

Elle était devant la cuisinière à gaz et montrait le buffet derrière elle.

— Cette bouteille ? demanda-t-il.

Il y avait une bouteille pleine d'un liquide rouge sombre. Elle était bouchée par une capsule orange. Il approcha.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— J'ai acheté une bouteille de vin pour ce soir, répondit-elle en sortant plusieurs beignets de la casserole.

— C'est magnifique, dit Fritz.

Il prit la bouteille par le col. Elle portait une étiquette bleue entourée de jaune. « Groseilles-pommes », lut-il à voix basse. « Groseilles-pommes, se dit-il, groseilles-pommes. Au secours, éternel, notre Dieu. Vois notre misère. Du fond de l'abîme, nous crions vers Toi. Quelle horreur. »

— Maman, dit-il.

— Oui, ma souris, répondit-elle.

— Maman, dit-il, c'est sans importance, mais ce n'est pas du vin.

— Ce n'est pas du vin ? dit-elle en se retournant. Le bonhomme m'a dit : « Pommes-groseilles, vin de fruits. » Du vin, a-t-il dit.

« Oui, pensa Fritz, l'homme a dit : " Pommes-groseilles, du vin. " D'ailleurs c'est groseilles-pommes. Oh, vois-nous, viens à notre secours. »

— Non, dit-il, ce n'est pas du vin. D'ailleurs, c'est écrit dessus : Groseilles-pommes. Préparé avec le jus de groseilles de premier choix et de reinettes dorées fraîchement cueillies. Avec du sucre, espérons-le. Mais ça n'a rien de commun avec le vin.

— Montre un peu, dit-elle et elle lui prit la bouteille. Elle examina l'étiquette, puis le regarda par-dessus ses lunettes et lui

rendit la bouteille. — Je ne vois rien, dit-elle. Mes lunettes sont embuées. Je verrai tout à l'heure, au living-room.

— Inutile de regarder, ce n'est pas du vin, dit Fritz.

— Ne l'ouvre pas, dit-elle, je la rapporterai demain.

— Mais ce n'est pas nécessaire, dit Fritz, ce sera très bon. Combien l'as-tu payée ?

— L'homme m'a dit : Pommes-groseilles, dit-elle, du vin.

— Qu'est-ce que ça coûtait ? demanda-t-il.

— Et la femme l'a dit aussi, continua-t-elle, il lui a demandé : Il te reste encore de ce vin ? Oui, dit-elle, là-bas.

— Combien l'as-tu payé ? demanda-t-il.

— Trois florins dix, répondit-elle, il y avait dix sous de plus pour la bouteille.

— Ce sera très bon, dit Fritz, ça n'a pas grande importance.

« C'est le moment de pleurer », pensait-il. Ses yeux s'embuèrent.

— Maman, dit-il, derrière elle, une main sur son épaule, tu as du chagrin ? Veux-tu qu'on pleure ensemble ? Veux-tu qu'on soit bien misérables ensemble ? — Un instant, il appuya son visage sur l'épaule de sa mère. — Veux-tu qu'on ait bien pitié de nous ? demanda-t-il.

Aux deux derniers mots, sa voix s'enroua.

— L'homme a dit, reprit-elle.

« Et maintenant partir, fuyons, pensa-t-il. Avant qu'il soit trop tard. »

Il sortit de la cuisine en courant, referma la porte vivement mais sans bruit et entra dans sa chambre. Après avoir allumé, il se mit devant son bureau.

« Vous qui tenez les étoiles dans le creux de Votre main, dit-il à mi-voix, je sais que ces choses, Vous les voyez. » Une larme tomba de son œil droit ; presque tout de suite, il en sortit une de son œil gauche. Il pencha la tête en avant, prit une feuille de papier du coin de la table, la mit devant lui et inclina son visage dessus. Les larmes se rejoignirent sur l'arête du nez et coulèrent vers la pointe. Une goutte tomba sur le papier. Il s'assit, y goûta du bout de la langue et s'essuya le visage avec son mouchoir.

— Ceci est toute la douleur réunie dans une boîte, dit-il à voix basse.

Il renifla, avec un bruit de sanglot et s'appuya contre le dossier de sa chaise. « Tu en as de bonnes, marmonna-t-il, du



vin. C'est du vin, disait l'homme. De tout ce qui nous arrive, il n'y a rien de pire, se dit-il. C'est tout à fait comme lorsque j'étais petit. Je m'en souviens encore. Elle nous avait acheté deux petites trompettes, des têtes de chien. Deux têtes de chien en fer, avec une balle de caoutchouc. Quand on appuyait dessus, il y avait une espèce d'aboiement. L'une était dorée, l'autre rouge. Une pour chacun. Mais la rouge ne marchait pas. Elle ne s'en aperçut qu'en rentrant à la maison, lorsqu'elle les déballa et voulut nous montrer comment nous en servir. Pourquoi ne meurt-on pas sur le coup ? Elle nous fit tirer au sort. Joop reçut la trompette cassée, sans aucun son. Mais l'autre ne pouvait plus faire mon bonheur. » Il secoua la tête et fronça les sourcils. « Acheter un objet coûteux, murmura-t-il, et découvrir en rentrant qu'il est cassé ou sans valeur. Il n'y a pas de pire douleur. C'est pire que tout. C'est si grave qu'on ne peut en parler. Je tremble. J'en suis tout agité. »

« Ou des fleurs, pensait-il. Acheter des fleurs très chères, qui sont déjà fanées. Quand celui qui les reçoit agite un peu le bouquet, tous les pétales tombent. On aimerait mieux mourir. Il est huit heures et demie. »

Il entra dans le living-room. Son père lisait, étendu sur le divan. Il se dirigea vers la radio et l'ouvrit. Un orgue jouait une mélodie traînante.

Sa mère entra avec un plat de beignets.

— Commencez toujours, dit-elle, j'arrive tout de suite avec le thé.

— Aha, dit son père et il se leva.

Il s'assit à table et Fritz prit place en face de lui.

— Peut-être ne sont-ils pas assez sucrés, dit-elle, c'est possible, je n'ai mis qu'un peu de sucre dans la pâte.

Elle posa le sucrier sur la table. Puis elle regagna la cuisine.

« Les manger avec couteau et fourchette serait excessif, pensa Fritz. Normalement, on met du sucre sur son assiette, on prend les beignets avec les doigts et on les roule dedans. Attendons ce qui va se passer. » A travers ses cils baissés, il regardait son père. Celui-ci prit un beignet de la pile, en mordit un morceau, le mâcha et regarda ce qu'il en restait.

« Tant pis, se dit Fritz, ce qui doit arriver arrive. Ce n'est pas terrible. Il faut s'y attendre. Le mieux c'est de le prévoir dans l'ordre des événements. » Il sourit.

— Tu n'as pas faim ? demanda son père.

Vite, Fritz prit un beignet. Son père enleva le couvercle du sucrier, en retira la cuillère et plongea dans le sucre la moitié entamée du beignet. Puis il y laissa retomber la cuillère.

Fritz prit le sucrier, versa du sucre sur son assiette et y trempa son beignet.

— Tu ferais mieux de prendre du sucre sur ton assiette, dit Fritz d'une voix forte, c'est plus facile. Sans quoi tu risques d'avoir des miettes dans le sucre. C'est ennuyeux, on en met dans le thé.

— Oui, dit son père.

Il mit du sucre sur son assiette et, en deux bouchées, il avala la seconde moitié de son beignet, après l'avoir roulée sur son assiette avec la paume de sa main.

— Piet Karwiel a terminé ce concert d'orgue par quelques variations de César Franck, dit le speaker. Vous allez entendre maintenant jusqu'à neuf heures un programme non-stop de mélodies hawaïennes.

— C'est assez terrible, ces glapissements, dit son père lorsque la musique reprit. Si nous l'arrêtions ?

— Moi j'aime ça, dit Fritz, j'adore ces longues vibrations des cordes.

— En tout cas, on peut le modérer, dit son père, qui se leva et diminua le son.

— C'est une telle erreur, dit Fritz. On le fait partout. Il y a un programme à la radio ; on a autre chose à faire ou on commence une conversation. Alors on diminue le son. A mon avis, il faut écouter ou pas du tout. Quand on écoute, il faut que ça marche fort. Comme si on était dans la salle. (« Je m'exprime bêtement et maladroitement », pensait-il.) Ce n'est pas ton avis, papa ? demanda-t-il.

— Tu dis ? demanda son père.

— Je trouve que la radio est une merveille technique, dit Fritz.

Son père ne répondit pas.

Sa mère apporta la théière.

— Fritz, sais-tu ce qu'on donne à la radio ce soir ? demanda-t-elle.

— Où est le journal d'hier ? demanda-t-il.



— Sur la table, devant ton nez, dit-elle, pas la peine de tout flanquer en l'air.

Elle mit les tasses sur la table et versa le thé.

— Comment sont-ils ? demanda-t-il en montrant les beignets.

— Ceux du dessus, les derniers, sont bien cuits, dit Fritz, car les pommes sont tendres. Tu en as fait encore avec des rondelles ?

— Non, dit-elle, je n'avais plus de pâte. Il n'y a rien d'autre à la radio ?

Elle s'assit.

— Ceci me paraît excellent, dit Fritz, attendons un instant la fin. — Ils ne répondirent pas. Fritz ouvrit le journal à la seconde page et regarda le programme de la radio, dans le coin gauche inférieur. — Non, dit-il, ce soir il n'y a rien.

— Laisse-moi lire, dit-elle. — Il lui tendit le journal. — Je ne comprends pas pourquoi c'est en petits caractères, dit-elle en le reposant. Tout à l'heure, quand j'aurai mes lunettes.

Il y eut un nouveau silence. Ils se resservirent tous les trois de beignets et continuèrent à manger.

La musique s'arrêta.

— Ici Hilversum Un, le Vara, dit le speaker. C'est la fin de notre programme pour aujourd'hui. Nous allons fermer et nous reprendrons demain matin à sept heures, sur Hilversum Deux. A demain, chers auditeurs. Bonne soirée et, comme vous ne m'entendrez pas à minuit, je vous souhaite dès maintenant une bonne et heureuse année. — Le haut-parleur émit un petit claquement et se mit ensuite à ronronner doucement. — Ici Hilversum Un, le N. C. R. V., dit une autre voix, bonsoir, chers auditeurs. Nous vous mettons en communication avec l'Eglise Réformée de La Haye. Le directeur est le pasteur K. W. Twijgzang.

L'appareil bourdonna un instant. Il y eut une seconde de silence complet, puis un craquement sec et soudain le grondement des psaumes chantés dans une église pleine résonna dans la pièce.

— J'ai cru mourir de saisissement, dit sa mère.

— Si nous y mettions fin ? dit son père.

— Je trouve que c'est merveilleux à entendre, dit Fritz. Ça vous met de bonne humeur, je trouve.

Son père, qui se levait déjà, les mains sur les bras du fauteuil, se rassit.

— Quelle sale histoire à Papendrecht, dit Fritz, ces beignets empoisonnés.

— Oui, où ai-je lu ça ? dit sa mère, deux morts. Quelle horreur.

— L'un des deux était déjà vieux, dit Fritz, une femme de près de soixante ans.

Son père prit deux livres dans la bibliothèque, se rassit à table et se mit à les feuilleter.

— Au fond, comment est-ce arrivé ? demanda sa mère.

— Très simplement, répondit Fritz. La farine n'était pas bonne. Ils devaient s'être trompés de mélange à l'usine. On devait y mettre un peu de ce produit qui la fait lever. Mais un ouvrier a fait tout le contraire : un sac plein de cette saleté avec un peu de farine.

— Ce produit est donc un poison ? demanda-t-elle.

— Non, pas un poison, répondit-il, mais il y a des gens qui en meurent. Cette femme, qui en avait trop mangé, est tombée morte en sortant de l'église. De quand date la coutume de faire des beignets, papa ? demanda-t-il.

— Tu dis ? demanda son père.

— Depuis combien d'années les gens font-ils des beignets ? demanda Fritz.

— Oui, dit son père.

Les chants s'arrêtèrent. Un bruit de toux et de frottement des pieds résonna dans l'église.

— Prions, cria soudain une voix caverneuse.

— Vite, dit Fritz.

Il bondit sur l'appareil et le ferma. Puis il se rassit. « Toute l'histoire c'est de commencer une conversation et de la continuer », se dit-il. Lorsque les beignets furent mangés, sa mère prit le plat et se dirigea vers la cuisine.

— Est-ce qu'on faisait aussi des beignets chez toi, papa ? demanda Fritz.

— Il n'y a plus de beignets ? demanda son père.

— Je demandais, dit Fritz, si autrefois, chez toi, on faisait aussi des beignets le dernier jour de l'an.



— Mais oui, répondit l'homme, dans une grande casserole profonde. Oui. (Il tendit la main, la paume vers la table, et montra, à mi-chemin de l'index et du poignet, une tache pâle, aussi grande qu'un florin. « Voici la brûlure, se dit Fritz, je ne suis au courant de rien. ») Ma mère était en train de les cuire, dit son père. Quelque chose s'est passé dans la casserole, qui se mit à frire. — Les yeux sur la tache, il poursuivit : — Il y eut des éclaboussures et j'en ai eu sur la main.

Sa mère entra avec une nouvelle pile de beignets. Elle portait le plat des deux mains et avait glissé sous l'aisselle gauche la bouteille de jus de fruits.

— Aha, dit son père en regardant la bouteille, qu'est-ce que c'est ? Du vin ?

— C'est soi-disant du vin, dit sa mère.

— C'est du vin ? demanda son père.

— C'est du jus de fruits, de groseilles et de pommes, répondit Fritz en criant, une boisson fraîche, légère, acide. Excellent quand on a mangé des choses grasses.

— Dans quels verres dois-je le verser ? demanda sa mère. Dans les verres à vin ?

— Verse-le dans les verres à moutarde, dit Fritz, c'est la bonne grandeur.

Elle poussa vers le centre de la table le plat de beignets qu'elle avait posé sur un coin, sortit du buffet trois verres à moutarde et déchira la capsule de la bouteille.

— Voici le tire-bouchon, dit-elle à Fritz.

Celui-ci prit la bouteille entre les jambes, enfonça la spirale dans le bouchon et tira. Son père se pencha en avant et le regarda faire.

— Il est assez profondément enfoncé, dit-il.

« Merde, pensa Fritz après avoir tiré deux fois de toutes ses forces, il faut qu'il sorte. » Il tira de nouveau en imprimant des mouvements de torsion. Brusquement, le bouchon sortit.

— Huup, dit sa mère.

Sa chaise recula d'une secousse et un jet de la bouteille rejaillit sur son pantalon.

— Sur mon pantalon, dit-il.

Son père se leva, appuya ses coudes sur la table et dit :

— Nettoie-le vite. Les taches de vin sont très difficiles à enlever si on ne le fait pas tout de suite.

« Huup, pensait Fritz, huup. »

— Ce n'est pas du vin, cria-t-il.

— Pas du vin ? demanda son père. Pas du vin ? Mais alors, qu'est-ce que c'est ?

— J'étais dans le magasin, dit sa mère, et j'avais demandé au...

— C'est du jus de fruits, dit Fritz, en se tournant vers son père. Du jus de groseilles et de pommes. Une boisson fraîche, acide, légère.

Avec son mouchoir, il essuya la tache sur son pantalon.

« Huup, se disait-il, huup. »

— Eh bien, dit son père.

Sa mère remplit les verres et goûta au sien.

— Acide, dit-elle en faisant la petite bouche, horriblement acide.

— Tu dis ? demanda son père.

— Maman le trouve un peu froid, répondit Fritz, mais c'est justement ce qui est bon. — Il y goûta. — Très bon, dit-il. C'est sucré, mais pas assez pour lui enlever son goût acide et frais. Juste assez.

Son père vida son verre et ne dit rien. Il prit un beignet, le mit en bouche et alla se coucher sur le divan. Sa mère prit son tricot sur le guéridon et s'assit au coin du feu. Aucun des trois ne dit rien.

« Bientôt dix heures, se dit Fritz. Dans un instant nous l'aurons dépassé. Encore un peu de courage jusqu'à onze heures et nous y sommes. » Il mit le poing gauche sur la table, le poing droit dessus et y posa le front. Au bout de cinq minutes il se redressa. « Rien de plus dangereux qu'une conversation qui reste en panne, pensa-t-il. Même une question absurde vaut mieux que rien. »

— Papa, dit-il d'une voix forte, papa.

L'homme se redressa. « Ce n'est pas grave d'être malheureux, pensait Fritz, mais quel désespoir pour l'homme s'il sait que ce n'est la faute de personne en dehors de lui. La tombe bâille, le temps vole et nulle part il n'y a de salut. Pauvre homme. Délicieusement pitoyable. C'est bon de s'apitoyer. »

— Oui, dit son père.



— Papa, demanda Fritz, autrefois chez toi, à la maison, est-ce que c'étaient des beignets ordinaires ou une recette spéciale de la région ?

« Maintenant, fais attention, se dit-il, il va réfléchir sérieusement à une question stupide. Je peux tout demander. Et je le fais. »

— Non, de simples beignets, répondit son père. Il resta la bouche ouverte et les sourcils froncés.

« Il veut encore dire quelque chose, pensa Fritz, mais ça lui échappe. Il a presque une idée, mais elle s'en va tout de suite et il doit se remettre à réfléchir. Tout un travail. C'est pas drôle. » Son père ferma la bouche et se recoucha.

« Si je ne dis rien, pensa Fritz, il ne se passera peut-être rien de spécial. Je ne dis rien. Voyons ce qui se passe. » Dans le silence, il entendit le tic-tac de l'horloge. Le cliquetis des aiguilles à tricoter de sa mère. « Dans les livres et dans les rondes enfantines on dit toujours que l'horloge fait tic tac, pensa-t-il, mais c'est faux. De toute manière, ce n'est pas tic tac, car ce serait deux bruits différents. » Il tendit l'oreille. « Ce serait plutôt tukke tukke tukke tukke, se dit-il, mais je ne l'entends pas encore bien. Il faut que j'attende patiemment qu'une rangée soit terminée, que ce cliquetis cesse. »

Au moment où sa mère changea d'aiguille, il ouvrit la bouche, ferma les yeux à demi et écouta, en retenant sa respiration. « Au fond ce n'est pas un mot, se dit-il. En écoutant bien, c'est teppe teppe teppe teppe, et cela très doucement. Ce n'est pas tout à fait ça, mais c'est ce qui y ressemble le plus. Dix heures, c'est la première borne kilométrique, pensa-t-il, puis en route pour onze heures. Quand nous aurons dépassé cela, la vraie souffrance sera endurée. »

Il se leva, se rendit sans bruit dans sa chambre, décrocha la glace du mur et la mit sur son bureau, contre le mur. Puis il prit le lapin en peluche, le mit à côté du miroir et s'assit à sa table. « Ecoute, lapin, dit-il doucement, ce soir, il faut m'écouter attentivement. Ce soir, je ne suis pas d'humeur à supporter les plaisanteries ni les réflexions saugrenues. Il n'est donc pas question d'écouter d'une oreille en se disant : cause toujours. » Il secoua la tête, si bien que l'animal hocha la tête. « Tu donnes des signes d'approbation, dit-il, mais on ne peut pas s'y fier. » Il prit l'animal, le lança en l'air presque jusqu'au plafond et le rattrapa.

Puis il ouvrit sa ceinture et sa braguette, mit l'animal contre son ventre, referma son pantalon ainsi que la ceinture. Seule la tête de l'animal en dépassait.

Il aspira profondément, retint sa respiration et gonfla le ventre. « Maintenant, tu étouffes, hein, cher petit ? demanda-t-il. Il n'y a rien à faire. »

Il redressa la glace devant lui, se pencha en avant, releva et rabaissa l'abat-jour de la lampe de bureau jusqu'à ce que la lumière donne en plein sur son visage et il contempla son image. « Une peau pleine de pores impurs, dilatés, marmonna-t-il, un visage fatigué, pas frais. Une bouche aux coins écorchés, mais la peau s'écaille. Des cernes sous les yeux. Une couche de sueur grasse et luisante sur le front et les joues. Oui, toi, reste tranquille, dit-il en tapotant la tête du lapin, tu ne peux pas sortir de là. Pas la peine d'essayer. J'ai découvert pour toi une punition très spéciale. Tu auras vingt-trois coups de fouet. Et dix de plus si tu cries. Alors je te piquerai une aiguille dans le cou et dans le cul. » Des deux mains, il lui serra les oreilles et poursuivit : « Puis je te tordrai les oreilles. Comme du linge mouillé, jusqu'à ce qu'il en sorte un peu de sang. » Il lâcha les oreilles. « Puis je te ferai danser sur une plaque de fer rouge brûlant. C'est une punition terrible, mais ce que tu as fait est si scandaleux qu'on ne peut l'expier que de cette manière. » Il enfonça ses dents dans une oreille. « Tu n'y échapperas pas, chuchota-t-il, car tu as une chaîne autour du cou, qui est attachée au grenier. La plaque, je la chaufferai de plus en plus jusqu'à ce qu'elle rougisse. » Il lâcha l'oreille, caressa la tête et dit un peu plus haut :

— Ne pleure pas. Nous n'en sommes pas encore là. Ce n'est que pour onze heures et demie. Il te reste une demi-heure.

De nouveau, il se regarda dans la glace. « Et mes cheveux, lapin, marmonna-t-il, je ne les ai pas encore examinés. » Il aplatit sa chevelure et regarda de tout près l'implantation de ses cheveux sur le front. « Non, lapin, dit-il, mes cheveux poussent encore bien. Ils poussent ferme. Ils sont solides, rien n'y manque. Si le Tout-Puissant m'est favorable, il maintiendra la croissance de mes cheveux tout au long des jours. »

— Tidi tedidi, Tidi tedi, fredonna-t-il.

« Quand on ne met rien du tout sur ses cheveux, se dit-il, pas de graisse ni de colle ni de teinture ni de décolorant ni de poudre ni de parfum, on a un grand avantage sur les autres. Les



ignorants sont pour la calvitie une proie facile et consentante. Dieu fasse qu'ils continuent à pousser. » Il écarta ses cheveux et examina le cuir chevelu. « Une peau saine, marmonna-t-il, mais il faut que je commence à la masser l'an prochain, sans quoi elle va se tendre et durcir. Un cuir chevelu souple est une garantie de croissance pour les cheveux. »

« Maintenant le froid me monte dans les jambes, pensa-t-il, il m'arrive déjà aux genoux. Comme chez un mourant. Mais ça favorise la réflexion. » Sans se lever, il éteignit la lumière en dévissant à moitié l'ampoule et mit la tête sur le bureau.

— Je dois réfléchir un instant, dit-il à haute voix, et pour cela, il faut du calme. Lapin, s'il vient quelqu'un, tu diras que je ne suis pas là. Je viens de sortir. Ou tu diras que je suis dans mon bain.

Sans parler, il remua les mâchoires. « Ça craque, se dit-il. On dirait que mes articulations craquent, mais c'est la table. »

Il somnola, se réveilla, se redressa, pencha la tête en avant et resta assis, immobile. « Dans une chambre obscure, pensa-t-il, je suis dans l'obscurité. Tout ce qui se passe autour de moi, je le vois, mais je suis invisible. » Il somnolait mais, au moment de s'endormir, il se réveillait en sursaut. « Tout fait mal, pensa-t-il, la tête est une tumeur gigantesque. » Il revissa l'ampoule, qui se ralluma.

— Fritz ! cria sa mère.

« Eh oui, se dit-il, encore une fois. »

— Fritz ! cria-t-elle de nouveau.

« Ça fait deux fois, pensa-t-il, mais je ne l'ai pas entendu. Vous savez, j'entends mal. »

— Fritz, où es-tu ? cria-t-elle.

Il entendit son père dire quelques mots d'une voix de basse.

« Ça fait trois fois, se dit-il, mais à la quatrième fois je l'entendrai. » Il attendit. Il entendait ses parents parler à haute voix dans le living-room.

— Fritz ! cria sa mère au bout d'une demi-minute.

— Oui, j'arrive, répondit-il en criant et il se leva.

Il tira le lapin de sous sa ceinture, l'embrassa sur la tête et le remit sur la bibliothèque.

— Où étais-tu, pour l'amour du ciel ? demanda sa mère lorsqu'il regagna le living-room.

Elle était encore assise au coin du feu. Son père était couché

sur le divan ; appuyé sur le côté il lisait un grand livre qu'il avait installé sur une chaise devant lui.

— Papa disait déjà : « Il est sorti. » Mais moi je disais : « Je l'aurais entendu. » Où étais-tu passé ? Je t'ai appelé plusieurs fois. Depuis une demi-heure.

— Nulle part, dit Fritz. J'étais ici à côté, en train de vérifier quelque chose.

— Il est déjà plus de onze heures et quart, dit-elle.

— Onze heures et quart ? demanda-t-il. Onze heures et quart ? — Il regarda sa montre. Elle indiquait onze heures vingt-deux. — Merde, dit-il, je voulais aller consulter un livre. J'ai dû somnoler ou rêver.

« Il est onze heures passées, pensa-t-il soudain. Dix heures passées, onze heures passées. Depuis longtemps. Chantez, anges. Presque onze heures et demie. Merveilleux. Fantastique. C'est le même sentiment, se dit-il. M. Vogel est malade. La dernière heure de leçon est supprimée. » Il ouvrit la radio. « Les choses sont simples », pensa-t-il. Un air de piano lent résonna. Les sons diminuèrent puis disparurent.

— Cesse de tourner ce bouton, dit sa mère.

— Non, dit-il, ça s'éteint. Ça fait partie du programme.

— Au soir de ce jour, avant que la nuit tombe, dit lentement une voix calme et pleine, nous revenons une dernière fois devant... — Il parcourut l'échelle des ondes — ... arrivés au dernier numéro de notre programme de mélodies joyeuses de fin d'année, dit un speaker. Vous allez entendre les Rossignols du Swing dans *Garçon du Soleil.*

— Il n'y a vraiment rien d'autre ? demanda son père lorsque la musique commença.

— C'est Bruxelles, dit Fritz. Nous pouvons voir encore à Hilversum Un. — Il continua à tourner. — Le voici, dit-il.

On entendit un sifflement dans le vide.

— Ça doit être encore une église, dit sa mère.

Un orgue préluda en sourdine. Au bout de quelques mesures, le chant des fidèles s'y mêla. « Ecoutez, écoutez, se dit Fritz, des heures, des jours, des mois, des années... »

— Ecoutez, dit-il, des heures, des jours, des mois, des années. « Les heures, les jours, les mois, les années. » Il tourna le bouton plus fort.

— Tu ne peux pas le modérer ? demanda son père.



— Non, dit Fritz, ceci doit être fort. Laissez-le un instant comme il est.

Son cœur battait la chamade. « Les heures, les jours, les mois, les années, se dit-il. Ceci est le soir. Ceci est la nuit. C'est la veille de l'An. Dans vingt-huit minutes environ il sera minuit. Il faut rassembler mes idées. Je dois avoir fini de réfléchir quand il sera minuit. » Il regarda son père. « Aidez-les, ceux qui sont opprimés et se croient abandonnés ici-bas, pensa-t-il. Vieux con. »

Le chant s'acheva. Après un bref interlude, l'orgue se tut aussi.

— Chers fidèles, dit une voix.

Fritz tourna le bouton, mais il chercha une autre station. Le haut-parleur sifflait doucement.

« Maintenant, je dois le dire, se dit-il, je dois le dire, comment ? Encore quelques instants. Il le faut. Il n'est pas encore trop tard. »

— Papa, dit-il d'une voix forte, papa.

— Oui, mon garçon, dit son père.

Il mit un crayon pour marquer la page de son livre et le ferma. « Il écoute, pensait Fritz, mais je ne sais pas encore ce que je vais dire. Je ne sais pas. » Il avait des battements dans la tête. « Si je ne parle pas tout de suite, il va se passer quelque chose d'affreux. »

— Papa, dit-il.

L'homme se redressa.

— Fritz te parle, dit sa mère.

— Oui, en effet, je l'entends, dit son père.

Il fit la grimace si bien qu'à la jointure du nez et du front, une rangée de plis se forma. « Maintenant, je ne peux plus reculer, pensa Fritz. — La pièce bascula sous ses yeux, devint floue puis reprit sa netteté. — Qu'est-ce qu'il y a eu, qu'ai-je dit ? » pensa-t-il.

— Papa, dit-il, seuls les gens peuvent chanter. C'est extraordinaire. Chanter n'est donné qu'aux gens.

« Perdu, tout est perdu, pensa-t-il, je n'ai pas osé le dire. J'ai dit autre chose. Qu'ai-je dit ? » Il sentit son front devenir brûlant. « Tout autre chose, pensa-t-il, et absurde. Une folie absurde. Une poignée de mots. J'ai dit des absurdités. N'importe

quoi, qui n'a aucun sens. C'est absurde : les oiseaux chantent aussi. Qu'ai-je dit exactement ? »

— Les oiseaux chantent aussi, dit sa mère.

« Au secours, pensa-t-il, je suis perdu. »

— Oui, dit son père, les oiseaux chantent très bien, je l'ai toujours pensé.

— Je voulais dire, dit Fritz, je, je voulais dire, papa, tu ne comprends pas ce que je veux dire ?

Devant ses yeux la lampe rapetissa, disparut dans le lointain et revint. « Qu'est-ce qui se passe ? se demanda-t-il, qu'ai-je dit ? »

— Non, dit son père, ce n'est pas vrai que seuls les gens chantent.

Il se croisa les bras sur la poitrine.

« Peut-être, si je continue à parler, se dit Fritz, je pourrai faire diversion. »

— Tu parles des oiseaux qu'on attrape et qu'on met en cage, dit-il, pour siffler. Un canari, naturellement, c'est un oiseau des tropiques, il ne pourrait vivre à l'extérieur ici. D'ailleurs la plupart des canaris naissent en captivité. Ils ne connaissent rien d'autre. (« Qu'est-ce que je raconte ? pensa-t-il, quelles sornettes ? ») — Mais on attrape aussi les merles et les grives, poursuivit-il. Et je ne sais combien d'autres oiseaux, qui vivent en liberté. On les met en cage.

« Ce n'est qu'un tissu d'absurdités, pensa-t-il. C'est sans issue. » Il sentait battre le sang dans ses oreilles. « Je dois m'asseoir, pensa-t-il. Une chaise. » Il écarta une chaise de la table et s'y laissa tomber. « Ne se seraient-ils aperçus de rien ? » pensait-il.

— Oui, dit sa mère, à la campagne, on en voit souvent. Un merle ou une alouette dans une cage accrochée au mur de la maison. Je ne vois pas ce qu'on y trouve. Je ne comprends pas.

« Chérie, douce, se dit Fritz, du vin. Pommes-groseilles. Groseilles-pommes, à vrai dire. Je me suis mis à parler pour ne rien dire, pensa-t-il, auraient-ils déjà oublié le commencement ? » Les battements diminuèrent dans sa tête.

Son père retira ses jambes du divan et s'assit sur le bord.

— Quand j'étais petit, dit-il, au début de l'été, mon père s'en allait avec un groupe de camarades attraper les pinsons. C'était une vraie fête. — Il se gratta le menton, laissa échapper un pet et



poursuivit : — Ils partaient le samedi après-midi et ne rentraient que le lendemain matin vers neuf heures. Avec un tas de pinsons. Qu'ils vendaient.

« Je suis sauvé, se dit Fritz, sur un début absurde, la conversation suit son chemin. »

— Est-ce vrai, demanda sa mère, qu'ils aveuglent aussi les pinsons ? C'est vrai ?

— Oui, oui, répondit son père, ils les aveuglaient, alors ils chantaient mieux ; on le disait. — Il ouvrit les lèvres, serra les dents et dit : — Je l'ai même vu faire par mon père. Avec une aiguille à tricoter chauffée à blanc, on leur brûlait les yeux.

Il se prit le menton et regarda Fritz.

« Papa, pensait celui-ci, papa. »

— Il n'y a plus de beignets ? demanda-t-il en montrant le plat vide.

— Papa m'a dit : « Si on les finissait, dit sa mère. Fritz n'est pas près de revenir. » Je lui ai dit : « Attendons toujours. — Si, finissons-les. » Ton père les a dans le ventre. Tu veux une tartine ?

— Mais non, dit Fritz.

— Tu disais ? demanda son père à sa mère.

— Je disais, cria-t-elle, que tu avais bouffé tous les beignets, même les siens.

— Oui, dit l'homme. Ces beignets, dit-il soudain, se tournant vers Fritz, je crois bien que j'ai mangé tes beignets. Oui ou non ?

— Si, tu as très bien fait, dit Fritz, sans quoi demain ils seraient devenus secs et durs. Je n'ai plus faim.

— Veux-tu encore un peu de vin ? demanda sa mère.

« C'est du jus, se dit Fritz. Groseilles-pommes. »

— Oui, très volontiers, répondit-il.

— Il en reste la moitié, dit-elle en le servant.

— Ça fera l'affaire pour un pudding, dit-il, tu en feras une très bonne sauce pour un pudding de semoule.

— Tu n'oublies pas la radio ? demanda-t-elle. On n'en a plus pour longtemps.

Il regarda sa montre.

— Quatre minutes, répondit-il, presque trois, trois minutes. Trois bonnes minutes.

Il approcha sa chaise de la radio et se mit à tourner.

— ... nous vous annonçons : Un jour de vacances pour l'agent de police, dit une voix. Après quoi il nous restera environ une demi-minute. Vous entendrez alors le tic tac des secondes ; dix secondes avant minuit, vous entendrez le son que nous, les speakers, nous connaissons si bien et qui annonce l'heure : un coup sec et bref.

— Quel drôle de numéro pour terminer, hein ? dit Fritz, lorsque le disque commença.

— Remplis toujours les verres, dit son père.

Sa mère versa le jus de fruits et en répandit.

« Pommes-groseilles, pensait Fritz. Groseilles-pommes. » La musique s'arrêta. On entendit tomber les secondes. « Rrrtok » retentit brusquement, entre les secondes. « Ça vient », dit Fritz. Il frissonnait.

« Sept, huit, neuf », comptait-il pour lui-même. Lentement, on entendit résonner le prélude. Puis il y eut deux battements de silence. Les coups commencèrent. Dans la rue, les sirènes retentirent.

— Bonne et heureuse année, mon petit, dit sa mère en prenant la main de son père.

— Bonne et heureuse année, dit celui-ci.

Ils s'embrassèrent.

— Bonne et heureuse année, maman, dit Fritz lorsque ses parents se lâchèrent.

Sa mère l'attira par le bras et lui mit un baiser sur la joue et un dans le cou.

— Bonne et heureuse année, dit-elle.

Il l'embrassa sur le coin de la bouche. Tandis qu'elle le tenait encore, il tendit la main à son père.

— Bonne et heureuse année, papa, dit-il.

— Bonne et heureuse année, mon petit, dit l'homme et il lui donna une forte poignée de main, en lui secouant le bras de haut en bas.

Aussitôt libre, Fritz prit son verre. Ses parents l'imitèrent. Ils les rapprochèrent, les heurtèrent avec précaution et burent. « Pommes-groseilles, pensait Fritz. C'est fait. » Ses parents se rassirent. La radio attaqua une marche militaire.

— Je vais un instant jusqu'au bout de la rue, dit-il. J'ai besoin de prendre l'air.

Il enfila son pardessus et dégringola l'escalier. Devant la maison, il s'arrêta. « D'abord pisser », marmonna-t-il, et il se dirigea vers le mur et urina contre une gouttière. Des sirènes et des sifflets de plus en plus nombreux se mêlaient au vacarme. Tout en refermant sa braguette, il leva les yeux. Au beau milieu du ciel, il y avait dans les nuages une éclaircie où scintillaient les étoiles. Vers le sud, une fusée verte s'élança dans le ciel ; elle monta, ralentit, retomba et s'éteignit à mi-chemin. « Ce sont des soleils volants, pensait-il, quarante sous. » Des passants, qui s'étaient arrêtés pour regarder la flèche, repartirent.



Il parcourut le quai en courant jusqu'à la rivière, tourna à gauche et, tout en bondissant de temps à autre, il suivit la rive d'un pas vif. Il n'y avait presque pas de vent ; la surface de l'eau était à peine ridée. Deux gamins juchés sur une bicyclette à laquelle trois grandes boîtes en fer-blanc étaient attachées par une ficelle, qu'ils traînaient dans la rue, le dépassèrent à toute allure. De temps à autre, l'une des boîtes bondissait en l'air. « Excellent », se dit Fritz. De l'autre côté de l'eau, derrière la rangée de maisons, trois fusées rouges jaillirent l'une après l'autre. « Ce n'est pas rouge, pensa-t-il, mais d'un mauve doux, comme le papier d'argent qui entourait les tourelles en chocolat, quand on était petit. » Arrivées à leur zénith, les flèches éclatèrent en petites étoiles blanches, qui s'éteignirent tout de suite. « Continuons, se dit-il, allons souhaiter la bonne année. »

Sur une péniche de l'autre rive, il distinguait des silhouettes. « Il fait passablement clair, pensa-t-il. Est-ce l'effet des réverbères ou celui de la lune ? Sans doute est-elle dans un nuage. Je ne la vois nulle part. » Sur la péniche les silhouettes se penchaient autour de quelque chose. Soudain il aperçut une flamme entre elles, à hauteur du pont. Sa lumière, d'abord blanche, augmenta et se colora d'un vert profond. La flamme grandit, changea de forme, devint une boule. Les visages des assistants devinrent nettement visibles. « Feux de Bengale, pensa-t-il. On dirait qu'il leur pousse de la mousse sur le visage. On voit jusqu'aux briques des murs. »

La flamme brûla une demi-minute, atteignit son maximum puis s'éteignit lentement, en vacillant. L'une après l'autre, les sirènes se turent. Il regarda autour de lui. A quelques pas, il y avait deux petits garçons. Ils étaient vêtus d'imperméables noirs. L'un avait une tête de plus que l'autre.

Il fit quelques pas dans leur direction. Tout de suite, ils firent un bond de côté. « Ils ont peur, pensa-t-il. Ils ont peur de moi ; sept ou huit ans. » Il toussota et demanda :

— Et alors, jeunes gens, vous avez le droit de vous promener si tard ?

— Oui, m'sieur, répondit le plus grand, c'est le Nouvel An.

« En effet, pensa-t-il, ils répondent parce qu'il faut répondre même aux plus sottes questions. »

— Et pourtant, c'est dangereux, vous savez, dit-il, car les voleurs d'enfants sont en route.

— Ils n'existent même pas, dit le plus petit, et nous sommes ensemble. Je le frapperais sur la tête avec ce bâton.

Il sortit une grosse branche de sous sa veste.

— Il dit que c'était du feu froid, dit le grand garçon en montrant d'abord le plus petit, puis l'autre côté de l'eau, mais ça n'existe pas, hein, m'sieur ?

— Le feu froid n'existe pas, dit Fritz, ce n'était pas ça.

— Tu vois ? dit le grand au petit.

Brusquement, ils repartirent en courant. « C'est une erreur courante chez la jeunesse, se dit Fritz. Ils croient au feu froid. Ils pensent que les feux d'artifice et les étincelles sont du feu froid. » Il s'approcha de l'eau et suivit le bord de granit. « Voici à peu près l'endroit où Louis est tombé à l'eau, pensait-il. Il doit y avoir dix-huit ans. Il était distrait. Son père entendit soudain un plongeon derrière lui. »

Il traversa le pont aux balustrades de brique et partit au petit trot. « D'abord souhaiter la bonne année à Jaap », pensait-il. Sur l'autre rive, il trotta tout au bord de l'eau, fit un crochet et suivit en courant le quai des entrepôts. Arrivé au numéro 71, il grimpa le perron en sautillant et sonna.

— Onze minutes, dit-il à haute voix. Crions quelque chose de drôle. — Police allemande.

« Une fois », pensa-t-il après une demi-minute d'attente. Il resonna, descendit le perron en bondissant et revint lentement sur ses pas. « Naturellement, se dit-il, ils sont chez les parents de Jaap. Ils ont emmené l'enfant. Bien raison. Ou ils l'ont laissé à la maison, espérant qu'il n'y aura pas d'incendie. »

« Ce soir il ne se passe rien, pensait-il, rien qu'un peu de bruit. A Londres, tout le monde est dans les rues. A Moscou on



tire des coups de canon et on fait un grand feu d'artifice, sur toute la ville. »

Il reparcourut le chemin qui suivait la rivière et sonna à la maison aux tourelles. « Victor y est en tous les cas, se dit-il, et il n'est pas encore couché. »

— Qui est-ce ? cria une voix de femme à l'interphone.

— Fritz, cria-t-il, est-ce que Victor est là ?

« Plus besoin d'attendre, pensait-il, il n'est pas là. Sans quoi il aurait ouvert lui-même. »

— Victor est rentré chez lui, à Haarlem, répondit la voix.

— Bon, dit Fritz, faites-lui les amitiés de Fritz Van Egters. Il saura qui c'est. Je viendrai lui souhaiter la bonne année un de ces jours. Au revoir, Lydia.

Lentement, il retraversa le pont. « Il n'y a plus qu'une chance, pensait-il, c'est Louis. Je suppose qu'il doit être rentré depuis une heure. » Il s'arrêta quelques minutes devant la porte de Louis. « Je ne sonne pas encore, se disait-il. Il gèle, mais pas plus d'un demi-degré. Tout se refroidit. La rue, les arbres et les murs doivent encore se refroidir. Ils dégagent longtemps encore de la chaleur. Maintenant je sonne. Dieu tout-puissant, vois mon angoisse. Ceci est la dernière porte. »

Il poussa le bouton en comptant jusqu'à cinq et attendit. « Personne, dit-il. Personne. » Il resonna, recula et resta devant le porche. « Pas chez lui, ce con, marmonna-t-il. Et me voilà. » Il reprit le chemin de la maison.

« De profundis clamavi, se dit-il, mais ma voix n'a pas été entendue. Groseilles-pommes. Maintenant je reprends le chemin de la maison. Mon Dieu, seul, éternel, je rentre chez mes parents. Voyez mes parents. » Ses yeux se mouillèrent.

— Mon Dieu, seul, éternel et tout-puissant, dit-il doucement, fixez votre regard sur mes parents. Voyez leur misère. Ne détournez pas le regard. Ecoutez, dit-il, mon père est sourd comme un pot. Il n'entend presque rien, ce n'est pas la peine d'en parler. Si, pour la blague, vous lui tirez le canon à l'oreille, il demande si on a sonné. Il aspire en buvant. Il se sert de sucre avec la cuillère à dessert. Il prend la viande avec les doigts. Il lâche des vents, dont personne n'a que faire. Il a des reliefs de nourriture derrière son râtelier. Il ne sait même pas où est la fente des sous pour le téléphone. Quand il pèle un œuf, il ne sait que faire des écailles.

Il demande en anglais quelles sont les nouvelles. Il fait une pâtée de sa nourriture sur son assiette. Dieu éternel, je le sais, rien de tout cela ne reste inaperçu.

Il fut dépassé par un groupe de six filles, bras dessus, bras dessous qui, à tour de rôle, couraient à toute allure puis retenaient leur élan.

— Il salit tout en vidant sa pipe, murmura-t-il lorsqu'elles l'eurent dépassé. Il perd les timbres. Pas exprès, mais il les perd. On n'en a plus, et il n'y a que cela qui compte. Il s'essuie les doigts à ses vêtements. Il ferme la radio. Si je fais sol avec ma fourchette, il me croit fou. Et il pique dans les plats. C'est impur. Et souvent il ne met pas de cravate. Mais grande est sa bonté.

Il s'arrêta, les yeux fixés sur l'eau.

— Voyez ma mère, dit-il doucement. Elle me dit de rester sagement à la maison. De mettre mon chandail blanc. Elle fait des beignets avec des morceaux de pommes au lieu de rondelles. A l'occasion, je vous expliquerai ça. Elle fait un tas de fumée en allumant le feu. Et elle a brûlé les clés du grenier. Dieu tout-puissant, éternel, elle croyait acheter du vin et c'était du jus de fruits. La chérie, la bonne âme. Groseilles-pommes. Quand elle lit, elle tourne la tête de gauche à droite et vice versa. C'est ma mère. Voyez son infinie bonté.

Avec sa manche, il essuya une larme au coin de l'œil droit et pousuivit son chemin.

— Mille ans sont pour vous comme la journée d'hier, continua-t-il, et comme une veillée dans la nuit. Voyez les jours de mes parents. La vieillesse approche, les maladies s'emparent d'eux et c'est sans espoir. La mort approche et la tombe bâille. Ce n'est pas vraiment une tombe, car ils iront dans une urne : nous payons pour cela.

Il secoua la tête.

— Voyez-les, murmura-t-il. Il n'y a pas d'espoir pour eux. Ils vivent dans la solitude. Où qu'ils tâtent autour d'eux, c'est le vide. Leur corps est en proie à la déchéance. Ce n'est pas qu'il n'ait plus de cheveux sur le crâne, une fameuse touffe même. Non, il n'est pas chauve. Mais cela viendra.

Il était arrivé à la porte d'entrée. « La paix, se dit-il, c'est fini. C'est la paix. Une noble allégresse monte. » La tête penchée il entra, monta doucement l'escalier et traversa lentement le couloir. Dans le living-room, son père était assis en chemise au coin du feu.



— Bonsoir, dit Fritz.

— Ah, mon garçon, répondit l'homme.

« Comment peut-on avoir un ventre aussi proéminent ? pensait Fritz. Un domestique enceint. Dieu tout-puissant, se dit-il, voyez cela. Comment s'appelle cette camisole, chemise et caleçon combinés ? » Il examinait ce vêtement avec attention. « Je lui vois le cul », pensait-il. « La soupape pour chier est ouverte. Dieu tout-puissant, se dit-il, voyez : on lui voit le cul. Voyez cet homme. C'est mon père. Gardez-le, protégez-le. Guidez-le en paix. C'est votre enfant. »

— Tu es là, Fritz ? demanda sa mère, dans la pièce du fond.

Il y entra. Elle était couchée.

— Il y a encore du monde dans les rues ? demanda-t-elle.

— Pas beaucoup, répondit-il, quelques fusées.

Son père arriva du living-room et se mit au lit. Il éteignit la lampe de chevet, qui se trouvait sur une chaise à côté du lit.

— Tu ne vas pas traîner trop longtemps ? demanda sa mère.

— Je vais me coucher tout de suite, répondit Fritz. Bonsoir !

— Ne trébuche pas sur le câble, dit-elle.

Il quitta la chambre en levant haut les jambes, éteignit la lumière dans le living-room et alla se laver les dents à la cuisine. Soudain il s'arrêta, la brosse en bouche, et ouvrit les bras. A grands pas, il se dirigea vers la glace dans le couloir et se mit devant. Il retira la brosse de sa bouche.

— Je vis, murmura-t-il, je respire. Et je bouge. Je respire, je bouge, donc je vis. Que peut-il arriver de plus ? Des catastrophes, des souffrances, de l'épouvante. Mais je vis. Je puis être enfermé ou visité par d'horribles maladies. Mais toujours je respire, et je bouge. Et je vis.

Il regagna la cuisine, acheva de se laver les dents et entra dans sa chambre.

— Lapin, dit-il en prenant le lapin sur le bras, vu tes grands mérites pour la bonne cause, ta punition est supprimée.

Il mit l'animal sur son bureau, ferma les rideaux et commença de se déshabiller. Lorsqu'il fut prêt, il tambourina des poings

sur sa poitrine et se tâta le corps. Il se pinça la peau de la nuque, le ventre, les mollets, les cuisses.

— Tout est passé, murmura-t-il, c'est fini. L'année n'existe plus. Je vis, lapin. Je respire, et je bouge, donc je vis. C'est clair ? Quelles que soient les épreuves à venir, je vis.

Il aspira l'air à s'en remplir la poitrine et se coucha.

— C'est vu, marmonna-t-il, ce n'est pas resté inaperçu.

Il s'étendit et plongea dans un sommeil profond.

BIBLIOTHÈQUE
PORT-ROYAL
88 ter, bd de Port-Royal
75005 PARIS
VILLE DE PARIS

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
20 JUILLET 1970 SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE
BUSSIÈRE, SAINT-AMAND (CHER)